

EN CE TEMPS-LÀ



Revue annuelle composée pour le Noël des Anciens de

Coublanc

Année 2018

Prix : 5 €

Éditorial

de *Bernard Berthier*

président de l'association
du Noël des Anciens de Coublanc
et rédacteur d'*En ce Temps-là*

La revue 2017 s'est mal vendue. Pourquoi ? Cessation d'activité de points de vente, notamment à Chauffailles ? Lassitude des lecteurs ? Disparition des anciennes générations originaires du pays et peu à peu remplacées par de nouveaux arrivants moins intéressés par l'histoire locale ? Baisse de la qualité de nos articles ? Mauvais choix éditoriaux ? Préférence des lecteurs pour le prêt plutôt que pour l'achat ?

Si la mévente se reproduit cette année, le risque est de ne plus pouvoir imprimer les souvenirs des Anciens, que nous continuerons d'interviewer, et de les faire circuler seulement dans leur version numérique, ou sur Internet, ce qui serait dommage.

Cette mévente ou cette désaffection se traduit par un moindre nombre de réactions de lecteurs. Or, nous avons besoin de témoignages d'intérêt et encore plus de réactions aux articles : les souvenirs des lecteurs peuvent venir compléter l'année suivante les souvenirs des auteurs.

Enfin, nous renouvelons notre obligation : ne faites pas disparaître les photos et les documents anciens : ce sont des trésors pour la mémoire collective. Proposez-nous de les scanner.

Bonne lecture !

JOYEUX NOËL 2017

ET

HEUREUSE ANNÉE 2018

Crédits iconographiques

Fonds B. Berthier (pp. 3, 9, 14, 21, 27, 30)
Fonds Rich (pp. 8, 10 et 11)
Fonds René Martelin (pp. 12, 13, 17)
Fonds Auguste Berthier (p.16)
Fonds Chantal et Bernard Dumaitre (p. 19)
Fonds Marinette Demont (p. 20)
Photo Christine Delille (p. 27)
Fonds Maria Auclair (pp. 28, 29)
Fonds Célestine Barriquand-Dinet (p. 30)
Fonds famille Lachat (pp. 28, 29)
Fonds Bernard Fouilland (p. 30)
Fonds Jeanne Auclerc-Berthier (p. 37, 39)
Fonds Roland Gaillard (p. 37)
Collection Mélanie Berthier (pp. 4, 5 et 7)
Copyright Patricia Demont (p. 1 et 48)
Fonds MSC et Jules Dubuy (pp. 43, 44, 45)
Internet sans indication de copyright (pp. 3, 6, 7, et 15)

Sommaire

- **Le latin de notre enfance, « Monstra te esse matrem »** par *Bernard Berthier*, page 3.
- **Le vitrail du Bon Pasteur**
par *Régis Déal*, page 4.
- **Dix années heureuses à Cadolon**
par *Mickaël Rich*, page 8
- **Naguère, des boutons ! L'entreprise de Joanny Martelin à la Croix-du-Lièvre**
par *René Martelin*, page 12.
par *Auguste Berthier*, page 15.
par *Bernadette Brigaud*, page 17.
- **À l'école des sœurs d'Écoche**
par *Marcelle Perrin*, page 19.
- **Mon oncle Gaston Déverchère**
par *Bernard Fouilland*, page 28.
- **Eugène « Dzeurbli » Déverchère**
par *B. Fouilland & B. Berthier*, page 31.
- **L'année 1918**
par *Bernard Guiffault*, page 32.
- **Un siècle après. Les poilus de Coublanc morts en 1918**
par *Bernard Berthier*, page 32.
- **Cahiers Jules Dubuy. Les lacs Dubuy,**
par *Bernard Berthier et alii*, page 44.

Les autres rubriques, liste des Anciens, des décès, naissances, contribution des élèves du CM, mots croisés, sont à peu près à leur place habituelle...

Les aquarelles qui ornent la page de garde et la 4^e de couverture sont de Patricia Demont-Solé, lauréate à la Pentecôte 2017 du prix du public au Salon de peinture et de sculpture des Amis des Arts de Charlieu. Merci à elle.

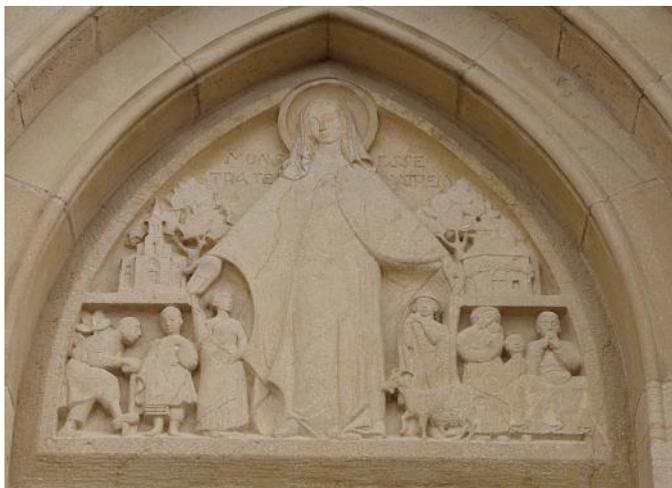
Dans les prochains numéros

- 1919 : l'immédiat après-guerre.
- Un curé originaire de Coublanc : l'abbé Barriquand. (deuxième partie).
- Un religieux coublandi dans l'Empire ottoman.
- Paul Bocuse à Coublanc.
- Souvenirs d'enfance à la Place, par Célestine Barriquand, par André Buchet, par Gisèle Dessertine.
- Souvenirs d'enfance, de Roland Duèze.
- Souvenirs divers de Maurice Accary.
- « Grandeur et décadence » de la famille Auvolat.
- La Raterie au temps de la jeunesse de Jeanne Berthier.
- Montbernier et ses habitants entre les deux guerres, par Maurice Barriquand.
- Souvenirs de l'Orme, par Marie-Jo Vachet.
- Ma guerre en Indochine, par Gaston Benhamou.

Le latin de notre enfance

Monstra te esse matrem

par Bernard Berthier



Encore du latin d'église !... *Fatalitas* ! Je n'y peux rien, c'est le latin de notre enfance, qui figure encore en bonne place sur les tympan sculptés des trois porches de l'église de Saint-Igny-de-Roche. Tout le monde peut voir ces paroles, en faisant un effort d'attention cependant : la pierre, très claire, ne permet pas de bien distinguer les inscriptions, qui peuvent passer inaperçues.

L'ensemble des trois tympan est consacré à la Vierge Marie. À gauche l'Annonciation. À droite la Nativité. Le tympan central suffira à la chronique de cette année, et vous allez voir que le thème religieux peut être assez amusant. Mais avez-vous jamais regardé attentivement ce bas-relief ?

Marie, immense, auréolée, occupe le centre et le sommet de l'ogive. De part et d'autre, deux niveaux : sur le registre du haut, à gauche, l'église de Saint-Igny en réduction, flanquée d'un érable ; à droite, un château – sans doute la demeure Van de Walle bâtie par André Robin (1845-1912) – flanqué d'un noyer ou d'un châtaignier. Sur le registre du bas, à gauche, des paysans, dont l'un bêche et l'autre le regarde – proportion meilleure que dans une entreprise de travaux publics. Puis, sous le manteau de la Vierge, une femme debout qui la contemple ; elle tient sa main gauche sur son ventre : peut-être est-elle enceinte. À droite, symétrique à la femme, un berger appuyé sur un bâton contemple aussi Marie. À ses pieds, une chèvre. Plus loin, une famille est réunie derrière une table chargée d'un grand bol ou d'une soupière sur une nappe. Visiblement, la mère debout (comme il se doit alors) avec le bébé dans ses bras, le petit garçon et le père assis sont en train de dire le bénédicité.

Nous avons ici tout le monde campagnard et chrétien d'« en ce temps-là » réuni : l'église et le château, « *ora et labora* » (prie et travaille), la famille chrétienne prolifique, tout cela baignant dans la paix sous la protection de Marie. Un monde idéalisé, car si le terrorisme islamique et la mondialisation sauvage n'y régnaient pas, la tuberculose, l'opposition entre l'Église et l'État et la menace des guerres y jetaient le trouble.

Une inscription latine de quatre mots est répartie au niveau du cou de la Vierge : « *Monstra te esse matrem* ». « Montre que tu es mère ». C'est un appel à Marie, « pieuse, clémente, douce » comme dit le *Salve Regina*. Mais ces quatre mots sont extraits d'une hymne intitulée *Ave Maris Stella*, fort ancienne (VII^e-IX^e siècles), qui est constituée de brèves phrases de prière à celle que le premier vers nomme « Étoile de la mer ».

Plus tard, cette supplique a été liée à la légende de Bernard de Clairvaux. Un jour qu'il prêchait sur ce thème, une statue de la Vierge s'anima, et de son sein dégagé pour abreuver Jésus elle envoya une giclée de lait vers les lèvres du futur saint qui en resta bouche bée. Ce miracle cocasse eut lieu, dit-on, dans l'église Saint-Vorles à Châtillon-sur-Seine, vers 1110. Il arriva ensuite à d'autres pieux personnages. Des représentations picturales peu nombreuses existent, dont une à l'abbaye de Hautecombe, au bord du lac du Bourget. Parfois, c'est sur une foule d'âmes du Purgatoire que le lait apaisant de la Vierge découle.

Qu'est-ce qu'une mère en effet, sinon celle qui nourrit son enfant d'abord de son lait, puis de sa tendresse ? Mais n'est-ce pas un peu inquiétant que l'on soit obligé de demander la manifestation de cette tendresse ? Les êtres humains se partagent entre ceux qui n'ont pas été assez aimés par leur mère, et ceux que leur mère n'a peut-être pas assez tôt ou assez bien sevrés... Et si l'Église est une mère, comme elle prétend, le dilemme vaut aussi : certains chrétiens se sentent rejetés, d'autres peut-être restent trop puérilement dans les jupes de l'Église.

Le tympan central de Saint-Igny évite l'incongruité de la lactation, mais, malgré la tranquillité manifeste du bas-relief, la disproportion de Marie par rapport aux personnages réels n'a-t-elle pas quelque chose de gênant ? À moins que sa taille et sa position dominante ne soient une allusion à l'Assomption, à laquelle l'église de Saint-Igny est consacrée ?...



Le vitrail du Bon Pasteur

par Régis Déal

Dans le chœur de l'église de Coublanc, derrière l'autel, se trouve une série de trois vitraux. Ils sont différents des autres verrières de l'église : ils sont moins larges, ils jouent sur un effet de verticalité et donnent l'impression de scènes plus simples.

En effet, ces trois vitraux ont le même arrière-plan, qui n'est pas un décor, mais simplement un fond bleu nuit avec étoiles d'argent. Il s'agit de portraits en pied pour mettre en valeur les personnages. Au-dessus et au-dessous d'eux, le vitrailliste, Lucien Bégule, artiste lyonnais, ne s'est pas fatigué : des décors stylisés passe-partout.

Le vitrail central représente le « Bon Pasteur », un jeune homme barbu en qui l'on reconnaît Jésus. Il porte une jeune brebis sur ses épaules. Deux autres brebis adultes sont à ses pieds. D'ailleurs à l'heure des débats sur l'écriture inclusive et de distinction masculin / féminin, le fait de parler de brebis et non de moutons n'irait sans doute pas de soi, hors contexte.

Pour être plus clair, nous pensons assez vite à l'image de la « brebis égarée », qui est passée dans le langage courant et dans l'inconscient collectif.

Et c'est sur ce dernier point que la figure du Bon Pasteur va se révéler intéressante. Nous verrons qu'elle dépasse justement la seule personne de Jésus.

Le berger dans l'Ancien Testament

Tout d'abord, nous pouvons partir des écrits bibliques, textes issus d'une civilisation pastorale : les grands ancêtres du peuple juif étaient tous des bergers : Abraham, Isaac et Jacob, jusqu'au grand roi David.

Dieu lui-même est souvent vu comme le berger. Citons l'un des passages les plus connus de l'Ancien Testament, le psaume 23, attribué à David : « *L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me dirige près des eaux paisibles.* »

Dans la religion chrétienne, Jésus se situe à la suite des prophètes ; il est considéré comme l'incarnation du Fils ou Verbe de Dieu ; cela ne paraît donc pas surprenant qu'on le voie à son tour comme un berger.



Vitrail du Bon Pasteur

Partie intermédiaire.

Église de Coublanc, centre du chœur.

Photographie de *Mélanie Berthier*.





Mais quel berger ? Car ce qui peut poser question dans ce vitrail, ce sont ses habits qui ne correspondent manifestement pas à la fonction.

Dans certaines représentations du « Bon Pasteur », Jésus est vraiment dépeint comme un berger : un bâton, un pot à lait, une exomide, grande pièce de tissu drapée autour du torse libérant l'épaule droite (voir ci-dessus) pour travailler, des bandes molletières pour les pieds.



Ici, mis à part les pieds nus, sa mise ici évoque plutôt la richesse des palais que le travail des champs.

Si l'on distingue sa chasuble blanche, c'est surtout ce qui la recouvre qui retient notre attention. Il s'agit d'un *pallium*. Le mot signifie *manteau* en latin. Il est réservé au pape, aux primats, aux archevêques (et à quelques rares évêques) pour la célébration de la

messe. Différent de l'étole qui est d'origine romaine, le *pallium*, d'origine grecque, est un emprunt aux empereurs byzantins. Ici, mêlant le pourpre, symbole de royauté, et l'orange, strié d'or et de lumière, il présente Jésus comme un roi.

Trois fleurs de lys

D'autre part, comme pour renforcer cette stature royale, l'auréole qui brille autour de la tête du Christ fait rayonner des fleurs de lys, symbole héraldique lié depuis longtemps, en France, à la royauté.

Mais cette fleur de lys symbolique avait déjà été très tôt associée aux empereurs et on la trouve dès

l'origine dans les églises, aussi bien romaines que byzantines.

L'image du lys apparaît dans le *Cantique des Cantiques* (2:1-2) mais aussi dans l'évangile de saint Matthieu (6:25-28) sous forme de parabole : « *Voilà pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Pourquoi vous inquiéter ? Observez les lis des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent.* » Autrement dit, faites confiance au Seigneur, il s'occupe de tout pour vous, comme le berger avec son troupeau.

Et Lamartine associera d'ailleurs le lys et le bon pasteur dans ses *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* (1833) :

« *Voilà tout l'évangile enfin, avec ses paraboles touchantes et ses images tendres et délicieuses qui nous apparaissent telles qu'elles apparaissaient aux auditeurs du divin maître, quand il leur montrait du doigt l'agneau, le bercail, le bon pasteur, le lis de la vallée.* »

La fleur de lys, dans la tradition chrétienne peut aussi symboliser la pureté, d'où son association à Marie ou à Joseph (dans le vitrail voisin), ou comme ici, au Christ ; sa forme en trois parties peut renvoyer à la Trinité.

Le Bon Pasteur dans les évangiles

Mais revenons à nos moutons, ceux du Bon Pasteur. Pour l'associer à Jésus, il faudra l'addition et le mélange de trois passages d'évangile différents.

D'abord, la parabole de la brebis égarée ainsi rapportée par Matthieu (18, 12) : « *Si un homme a cent brebis et que l'une d'entre elles vienne à s'égarer, ne va-t-il pas laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres dans la montagne pour aller à la recherche de celle qui s'est égarée ? Et, s'il parvient à la retrouver, en vérité, je vous le déclare, il en a plus de joie que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées.* »

Ensuite, dans l'évangile de Luc (15, 3-6), le contexte est quelque peu différent ; la scène se passe dans le désert : « *Et quand il l'a retrouvée, il la charge tout joyeux sur ses épaules, et, de retour à la maison, il réunit ses amis et ses voisins et leur dit : "Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, ma brebis qui était perdue."* » Luc est le seul à montrer l'image du berger portant la brebis sur les épaules et, ni Matthieu ni Luc ne parlent explicitement de "berger", et encore moins de "bon berger".

Alors reprenons la construction du mythe : l'épisode est généralement situé dans les montagnes, comme dans Matthieu et comme sur ce vitrail où le sol nous le suggère peut-être avec ces petites plantes ; le plus souvent, le berger charge la brebis sur ses épaules comme dans Luc.

Mais, enfin, pour que le propriétaire des brebis soit qualifié de "bon berger", il faut passer par l'évangé-

liste Jean (10, 11-15) : « *Moi, je suis le bon pasteur, le vrai berger, qui donne sa vie pour ses brebis. Le berger mercenaire n'est pas le pasteur, les brebis ne sont pas à lui : s'il voit venir le loup, il abandonne les brebis et s'enfuit ; le loup s'en empare et les disperse. Ce berger n'est qu'un mercenaire, et les brebis ne comptent pas vraiment pour lui. Moi, je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît, et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.* »

Nous pouvons comprendre que cette image de Christ berger parle aux premiers chrétiens, pour certains eux-mêmes bergers.

Et cette image a ainsi fait partie, avec le poisson, des premiers signes de ralliement quand la religion nouvelle était encore clandestine.



Le Bon Pasteur et Hermès criophore

Mais cette image était d'autant plus efficace que la religion contemporaine romaine (s'inspirant de la religion grecque, s'inspirant peut-être elle-même des Sumériens) possédait un dieu portant un bélier ou un agneau : Mercure pour les Romains ou Hermès dans l'appellation grecque. L'une de ces représentations était désignée sous le nom d'« Hermès criophore » (phore = qui porte + crio = bélier), en souvenir d'une épidémie que le dieu aurait repoussée, faisant le tour de la ville qu'il voulait sauver en portant l'animal sur les épaules.

Cet emprunt d'image fait dire à André Malraux dans *Les Voix du silence* en 1951 : « *Le christianisme adopta d'abord les formes qu'il trouvait à Rome. L'Hermès criophore devint le Christ ; il y convenait moins mal que Jupiter, ou que César.* »

Il est le Pasteur et il est l'Agneau

Mais si l'on trouve des images du Bon Pasteur sur les sépultures des premiers chrétiens romains, il y a

eu, semble-t-il, une évolution et plusieurs étapes pour se l'approprier : tout d'abord le Christ est lui-même représenté comme « agneau de Dieu », porté par Jean le Baptiste, et il devient à son tour le Bon Pasteur.

Il ne faut pas oublier que le Psaume 23 (« Le Seigneur est mon berger... ») était lié dès le III^e siècle au rite du baptême : il était appris par cœur par les futurs baptisés et chanté lors du baptême.

À l'origine, l'image représentée est celle d'un vrai berger, jeune et pauvre avec les attributs évoqués plus haut.

À partir de 313, l'édit de Milan apporte une reconnaissance à l'Église dont le rapport à l'image va changer : c'est là que les représentations en majesté seront autorisées.

Mais au-delà du simple emprunt d'image, le parallèle entre Jésus et Hermès peut se prolonger : Hermès est aussi un dieu « psychopompe », c'est-à-dire conduisant les âmes aux enfers et pouvant les ramener au monde. Nous pouvons y voir une parenté avec Jésus qui est vu comme le rédempteur, conduisant à la vie éternelle.

Rappelons aussi que la « patrie » d'Hermès est l'Arcadie, une région grecque, chantée par de nombreux poètes, une terre de bergers où l'on vivait heureux d'amour. Ce lieu idyllique n'est pas loin de nous faire songer au Paradis, au jardin d'Éden. Or, la figure du Bon Pasteur présente bien un retour à l'époque d'avant la chute, un rachat du péché originel restaurant une harmonie entre hommes et animaux.

Ce qui semble important aussi, et là les deux images vont peut-être s'opposer, c'est que l'agneau porté par Hermès est parfois conduit au sacrifice, alors que c'est Jésus lui-même qui sera sacrifié. Jésus en se faisant brebis, se porte lui-même au sacrifice pour sauver, racheter l'humanité.

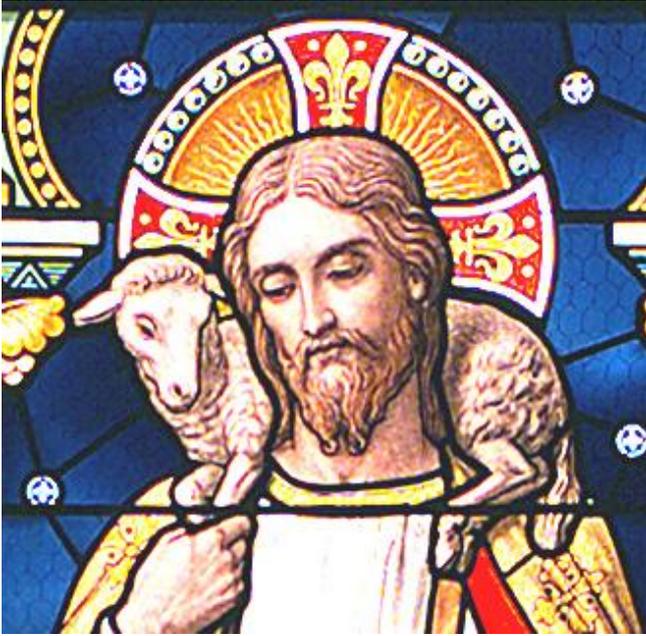
Grégoire de Nysse, théologien du IV^e siècle et un des Pères de l'Église, commente ce thème : « *Prenant sur lui la brebis, le berger est devenu un avec elle ; la brebis assumée sur les épaules du berger, c'est-à-dire dans la divinité du Seigneur, devient une avec lui, parce qu'il s'en est chargé.* »

Cette unicité entre les deux est en partie marquée dans le vitrail : c'est l'animal enroulé au plus proche de la tête de Jésus. C'est Jésus lui tenant les deux pattes avant de sa main droite, la tête penchée vers la brebis.

C'est aussi en se faisant brebis que le berger peut attirer à lui tout le troupeau des hommes. Nous sommes bien dans la tradition d'interprétation de cette parabole : la brebis que le berger ramène sur ses épaules figure l'humanité tout entière.

La Trinité omniprésente

Mais quel besoin alors de montrer d'autres brebis aux pieds du Bon Pasteur si une seule suffit à repré-



senter l'ensemble de l'humanité ? Eh bien, ces deux brebis qui le regardent avec amour nous rappellent qu'il n'y pas une vision individualiste, mais communautaire.

D'autre part, nous avons du coup un équilibre autour des trois animaux : chiffre important renvoyant une fois de plus à l'idée de Trinité. Ces trois animaux font aussi résonner les paroles du bon berger qui nous dit connaître ses brebis : elles ont air si semblables et pourtant elles sont différentes et distinctes, de quoi s'opposer à l'image négative du troupeau bêlant.

Ici les brebis renvoient une image de calme, de confiance et d'amour.

Élargissement

Mais le Bon Pasteur n'a pas fini de nous faire voyager aussi bien dans le temps que dans les lieux. Passons par le Musée d'art et d'Histoire de Genève qui possède un ensemble de petites sculptures en ivoire d'origine indienne.



Lors de l'arrivée des missionnaires portugais, notamment à Goa, s'est développé, fruit de la rencontre entre les Portugais catholiques et les artistes de l'Inde, un art de la petite statuariaire représentant des scènes chrétiennes : crucifixions, Vierges à l'Enfant, saints divers.

Le Bon Pasteur est un thème souvent traité, sans doute parce que cette image faisait déjà partie, en quelque sorte, du répertoire iconographique de l'Inde.

En effet, on rapproche ce type de Bon Pasteur de la figure du Bouddha : même visage plein et même expression, aux yeux clos et au doux sourire méditatif. Krishna, aussi une des grandes divinités de l'Inde brahmanique, était souvent considéré comme le « berger d'amour » et on le représentait fréquemment en pâtre adolescent.

Ce symbole religieux du Bon Pasteur apparaît ainsi comme une belle image d'universalisme.

Mais, alors qu'aujourd'hui nous sommes loin d'une civilisation pastorale, nous restons tentés par deux dangers : nous éloigner du troupeau au point de tourner le dos au reste de l'humanité, ou rejoindre un troupeau exclusif et indistinct : hésiter entre meute agressive et masse uniforme.

Que cette image du bon pasteur nous permette de garder confiance en nous rappelant qu'il est possible d'affirmer sa personnalité tout en appartenant à la communauté de ses semblables.

Régis Déal (Thiais, Val-de-Marne)

Illustrations

autres que celles du vitrail de Coublanc :

- Page 5. Bon Pasteur du Musée du Vatican (époque paléochrétienne).

- Page 6. Hermès criophore du Musée Barraco à Rome. Copie romaine tardive d'un original grec du V^e siècle av. J.-C.

- Page 7. Bon Pasteur de Goa (Inde) au Musée des ivoires d'Yvetot. Photo de Frédéric Bisson. Cette image permet de voir que le Bon Pasteur porte parfois la brebis dans ses bras, conformément à un passage d'Isaïe, chapitre 40 : « Son bras rassemble les agneaux. Il les porte sur son cœur. » Ndlr.

Humeur humour par Bibi

Mon petit enfant et mon chat ne sont jamais d'accord sur les programmes de télé : l'un préfère les dessins animés, l'autre les dessins à minets.

Il y a souvent un silence quand un nouveau plat est servi à table : un mange passe...

Troubles physiques : « Tamalou ? ». Troubles psychiques : « Talamou ? ».

Qu'un mur soit aveugle, ce n'est pas trop grave, tant qu'il a des oreilles.

Il y a des couples dont l'esprit s'ouvre à l'universel, et d'autres inversement dont la tête se réduit à l'unicerveille.

Dix années (heureuses) à Cadolon

Par **Mike Rich**

Habituellement, nous demandons à nos anciens, âgés de 75 ans ou plus, des souvenirs de leurs aïeux ou de leur jeunesse, des souvenirs d'« en ce temps-là ». Voici une exception, en faveur d'un concitoyen qui s'est exilé de la perfide Albion pour nous honorer, avec Angela, son épouse, de sa présence à Coublanc et qui nous a spontanément proposé ce texte... en anglais !



Pourquoi nous installer en France ? Pourquoi ne pas préférer un endroit tranquille en Angleterre ? Pourquoi ne pas demeurer dans la maison où nous avons vécu les vingt dernières années, dans un coin de l'Essex où nous avons de nombreux amis ? Inévitablement, pas de réponses simples à ces questions. Par Angela, nous avons des amis très proches qui habitaient en Normandie et dont les parents vivaient dans la Drôme, tandis que les membres de leur famille élargie habitaient d'autres régions de France. Nous leur avons rendu visite, et réciproquement, durant de nombreuses années. Madeleine, la première amie française d'Angela, est venue à notre mariage et nous nous sommes allés au mariage de Madeleine et de Jean-Claude à Dieppe en 1972. Ensuite, presque chaque année, nous avons passé quelque temps quelque part en France. Alors, quand vint le moment de la retraite, il nous parut naturel d'y passer plus de temps.

La question principale fut : où ? Avant notre retraite, nous avons passé au moins une partie de nos dix dernières années professionnelles à voyager un peu partout en France pour repérer où nous aime-

rions vivre, et cette quête nous ramenait toujours dans les parages de Charlieu, Charolles et La Clayette. C'est là que nous avons commencé à chercher des maisons sur Internet.

À la fin de mars 2007, nous avons passé une semaine dans le coin et avons examiné environ vingt maisons. On nous montra la maison auparavant occupée par M. et Mme Meignon, qui était vide et à vendre, parce qu'ils étaient partis à Nantes pour la retraite. C'était une belle journée. Le jardin était quelque peu exubérant, mais la maison était vide et le soleil brillant ; l'agent immobilier ne semblait pas pressé, et nous avons passé deux heures à examiner la maison en détail. C'était, semblait-il, juste ce que nous cherchions ; le lendemain, nous avons fait une proposition, et le processus d'achat de notre maison de retraite s'engagea.

Nous avons vendu notre maison en Angleterre et organisé le déménagement, qui eut lieu le lendemain de la retraite d'Angela !

Le déménagement

Les déménageurs chargèrent tous nos meubles dans un camion énorme, et nous regardâmes partir le camion, chargé de tous nos biens, quittant notre maison pour entreprendre le long voyage vers la Bourgogne. Nous avons mis dans notre voiture quelques-unes de nos affaires personnelles, que nous voulions avoir sous la main à notre arrivée ou durant le trajet, ainsi que le chien, qui trouvait juste sa place entre nos affaires. En route ! Le voyage de Chelmsford à Cadolon – y compris le parcours de la navette du tunnel sous la Manche, et compte tenu de la différence horaire d'une heure entre l'Angleterre et la France – dura près de 14 heures, avec des arrêts pour manger et permettre au chien de se dégourdir et de manger. Nous sommes arrivés à la maison à 2 h du matin, très fatigués, mais contents que l'expédition soit terminée. Le camion ne devait pas arriver avant le lendemain. Cette nuit, nous avons dormi sur le sol de notre séjour, dans des sacs de couchage, le chien en travers de mes pieds.

Au matin, je me suis réveillé de bonne heure et j'ai trouvé le chemin de l'Intermarché de Chauffailles (sur son ancien emplacement, avant la construction du nouveau bâtiment actuel). J'ai acheté de quoi prendre notre petit déjeuner et je l'ai rapporté fièrement à Angela, parce que c'était ma première expérience de client solitaire en France. Mais bien sûr Intermarché est un supermarché, et je n'avais donc pas à utiliser mon français (inexistant !) pour acheter notre petit déjeuner !

L'agent immobilier de Charlieu s'était arrangé avec les deux maires de Coublanc et d'Écoche pour faire placer des panneaux « route barrée » aux deux bouts du chemin du But pour faciliter le déchargement quand le camion arriverait à Cadolon. Incroyable, avons-nous pensé, incroyable d'obtenir des autorités locales une coopération aussi rapide et

disponible ; en Angleterre, ce serait chose presque inouïe¹.

Effectivement, comme convenu, alors que nous prenions notre petit-déjeuner, le camion est arrivé avec les meubles et les affaires qui pourraient nous permettre de nous installer en France. Les deux chauffeurs ont travaillé très dur et environ au milieu de l'après-midi le camion était vide et notre maison ressemblait à un grand magasin de brocante avec ses meubles et ses objets en hautes piles. Les seules trois pièces qui paraissaient raisonnablement ordonnées étaient le séjour, la cuisine et notre chambre.

Par chance, l'agent par qui nous avons acheté la maison s'était débrouillé pour nous ouvrir un compte en banque, afin que nous soyons connectés au réseau d'eau et que l'électricité soit branchée. De plus, il nous a dit où et comment trouver un médecin anglophone !

Plusieurs défis demeuraient, bien sûr. Nous ne connaissions personne, nous ne savions pas où étaient les magasins, ni ce qu'ils vendaient – si ce n'est l'Intermarché que nous avons vu en passant la première nuit et où j'avais acheté notre petit-déjeuner.

Nous savions qu'il y avait une messe dans le village voisin, appelé Écoche, mais nous ne savions pas à quelle heure.

Nos premiers Coublandis

Nous fûmes salués par un homme jovial, qui passait devant notre maison tous les soirs et qui nous souhaitait « Bonsoir » dans sa marche de Cadolon à quelque part, mais nous n'avions nulle idée de son nom ; raison pour laquelle nous l'avons appelé Monsieur Bonsoir jusqu'au jour où nous avons su qui c'était : un Écochois prénommé Roger.

Un homme montait et descendait notre chemin plusieurs fois par jour en promenant son chien ; il nous souhaitait « Bonjour ! » chaque fois qu'il nous voyait. Angela lui répondait de même, tandis que je gardais le silence, vu qu'en français je ne savais que « non, « merci », « bonjour » et que j'étais trop embarrassé pour employer un seul de ces mots ! Nous avons su plus tard que c'était Marc Croc².

Un ou deux jours plus tard, une dame descendit notre chemin et sonna. La première visite que nous recevions ! Elle se présenta et dit que nous étions les bienvenus au village et qu'elle espérait que nous y serions heureux. Elle dit aussi que c'était chouette de voir des gens plus jeunes s'installer dans ce village ! Cette personne a depuis pris rang parmi nos amis très chers et nous n'oublierons jamais la gentillesse qu'elle a eue de venir nous voir ce jour-là.

Nous fîmes très vite la connaissance de Mme Col-



longe, qui elle aussi nous fit bon accueil, et peu à peu nous commençâmes à nous sentir moins isolés et un peu plus chez nous.

À la sortie de la messe à Écoche, le premier dimanche, Marcelle Perrin, l'aimable dame qui était descendue dans notre chemin pour nous souhaiter la bienvenue quelques jours auparavant s'approcha de nous. Elle se mit à nous parler, et quelques autres personnes aussi. Moi qui (ne l'oubliez pas) ne parlais pas du tout français, je fus épaté d'entendre une dame me dire en anglais : « Vous pensez donc que vous vous plairez ici ? » ; je lui répondis avec surprise : « Vous parlez anglais ? ». À quoi elle répliqua : « C'est parce que je suis anglaise. » Je n'avais pas entendu parler anglais depuis une semaine : quel soulagement d'être capable de comprendre ce qu'on me disait sans avoir recours à Angela qui me faisait au fur et à mesure des conversations un bref résumé... Nous découvrîmes que Maureen était mariée à André, habitait Lyon, avait une résidence secondaire à Juin et y venait la plupart des week-ends. Eux aussi devinrent des amis solides, et cette amitié est un trésor.

Tout cela était bel et bon, mais que pouvions-nous faire dans ce pays où le soleil semblait briller le jour entier, et tous les jours ?

Les nouvelles se répandent vite par ici, et quelques semaines plus tard, nous avons reçu la visite de deux dames, Marie-Jo Dufour et Micheline Billère-Lupi. Elles avaient entendu dire qu'Angela était bibliothécaire et voulaient voir si elle pourrait donner un coup de main à la bibliothèque d'Écoche, qui était – et est encore – tenue par des bénévoles. Elles voulaient aussi savoir si Angela accepterait d'aller voir la crèche d'Écoche et de parler anglais aux bambins. Ces derniers, semblait-il, n'allaient pas être capables de comprendre, mais ils se rendraient vite compte qu'Angela parlait une autre

1. Voici un témoignage spontané qui confirme agréablement le zèle bien connu des services publics français. (Ndlr).

2. Il a fallu que je torture l'auteur de ce récit pour obtenir les noms de quelques personnes qui, naturellement, n'ont vu aucun inconvénient à figurer ici, étant donné que l'auteur ne dit que du bien d'elles... (Ndlr).

langue. Je suggérais que moi aussi je pourrais aller voir la crèche, avec mon banjo, et chanter aux bambins des chants anglais. Ma proposition fut approuvée sans chaleur ni enthousiasme, mais ces dames étaient trop polies pour la refuser ; on se mit d'accord pour que j'y aille un jeudi et que l'on voie comme ça se passerait. Je n'ai pas manqué d'y aller, avec Angela, et, surveillé de près par la directrice, j'ai chanté environ trente minutes des chansons enfantines toutes simples, dont quelques-unes impliquaient des gestes dont Angela donnait l'exemple. Les enfants ont apparemment aimé notre prestation, et l'on m'a demandé de revenir chanter. Dix ans plus tard, Angela et moi sommes toujours impliqués dans la crèche d'Écoche.

Une intégration rapide

L'homme qui promenait son chien plusieurs fois par jour devant chez nous, M. Croc, nous dit qu'il était le président du club des Anciens de Coublanc. Voulions-nous y adhérer ? Il nous dit que les anciens se réunissaient une fois par mois à la Salle pour Tous de Coublanc, et que nous y serions les bienvenus. Nous y sommes allés, un peu sur notre garde, mais nous avons été très touchés par la chaleur sincère de l'accueil qu'on nous a fait. Ne pouvant dire un mot de français, j'étais vraiment perdu, et pourtant tout le monde m'adressait la parole. Le mieux que je pouvais faire était de sourire et d'espérer faire comprendre mes remerciements à tous. Très vite, le banjo vint à mon aide, quand je le prenais avec moi pour une des réunions, quand on chantait beaucoup à la fin d'un repas.

Nous avons adhéré aussi au Club du Troisième Âge à Écoche, et nous y avons été pareillement bien accueillis.

Et c'est ainsi : dix ans après, nous sommes encore ici, à Cadolon, très heureux et satisfaits. Durant ces dix ans, nous nous sommes impliqués dans quatre crèches et quatre écoles, où nous avons joué du banjo et aidé à enseigner un peu d'anglais à quelques enfants. Souvent, quand nous rejoignent les petits frères ou sœurs de certains enfants qui sont dans une de nos classes, ils connaissent déjà les chansons et leur gestuelle, et leur prononciation est excellente : ils ont appris ces chansons par leurs aînés !

Angela est toujours impliquée dans la bibliothèque d'Écoche, et elle va aussi au yoga à Belmont une fois par semaine.

Peu après avoir fait la connaissance d'une ou deux personnes à Écoche, on nous suggéra de débiter un « Club de langue anglais/français ». Qu'est-ce que cela signifie ? On nous répondit : « Eh bien, vous pouvez nous enseigner l'anglais. » Je demandai : « Qu'est-ce que le français vient faire là-dedans ? » Réponse : « À la fin de la leçon, on pourrait boire un verre de vin et manger quelque chose. » C'était



il y a neuf ans, et nous nous retrouvons aujourd'hui encore la plupart de lundis à la mairie d'Écoche avec un petit groupe de personnes décidées à améliorer leur anglais. Bien sûr les membres du groupe ont changé au cours des années à mesure qu'ils ont atteint le niveau dont ils étaient satisfaits, ou peut-être s'ils avaient l'impression de ne pas faire assez de progrès. Mais le désir de pratiquer l'anglais demeure manifeste.

Une histoire d'amour avec la France

Comment tout ceci s'arrange-t-il avec notre propre vie familiale ? Nous avons deux garçons adultes. L'un d'eux a travaillé en Chine plus de dix ans, et a épousé une Chinoise. L'an dernier, ils ont déménagé pour Londres où ils vivent et travaillent maintenant. Ils pensent tous deux que nous avons beaucoup de chance de vivre parmi des gens merveilleux et d'avoir tant d'amis. Ils essaient de venir nous voir aussi souvent que possible. Notre second fils, sa femme et sa famille vivent en Afrique. Eux aussi viennent nous voir aussi souvent qu'ils le peuvent, et notre fils a la chance de travailler pour une entreprise française dont le siège social est à Marseille, ce qui signifie qu'au moins trois ou quatre



fois par an il peut passer nous voir en allant à Marseille. Il pense lui aussi que nous avons bien de la chance ; il dit que nous avons une maison de vacances parfaite et que nous sommes des veinards d'y vivre toute l'année ! Notre histoire d'amour avec la France se poursuit dans la génération suivante puisque notre petit-fils le plus âgé (9 ans) demande sans cesse quand il pourra venir de nouveau en France et, au cours des trois derniers étés, il a passé plusieurs semaines avec nous, à Cadolon, durant ses vacances scolaires.

Dans ces conditions, que nous réserve l'avenir ? Eh bien, nous avons pensé que nous allions demeurer ici le reste de notre vie. Mais en juin 2016, il y a eu un referendum en Grande-Bretagne pour décider de rester ou non membre de l'Union européenne. Le résultat, comme chacun sait, fut qu'à une petite majorité on décida de quitter l'Union. C'est une autre histoire dont nous ne connaissons pas la fin. Il est inutile de dire que nous espérons encore pouvoir demeurer ici, à Cadolon.

Texte traduit de l'anglais par *Bernard Berthier*

Note

Avant les Meignen, qui l'ont vendue à Angela et Mike Rich, cette maison sur le « chemin des Prés » avait appartenu à des Guillard, des Lyonnais dont Marcelle Perrin se souvient qu'ils s'étaient bien impliqués dans le club des retraités.

En remontant plus loin, elle se rappelle qu'avant guerre y habitait un couple, dont le mari « cantonni » se disputait souvent avec sa femme « cantonnière », et qu'on voyait quelquefois la vaisselle jaillir des fenêtres.

C'étaient Henri Dauvergne, né à Dompierre-les-Ormes en 1864, et Eugénie, née Antoine, à Brandon, en 1873. Lui travaillait pour les Ponts et Chaussées. Elle était « nourrice », tantôt d'une petite Albertine Magnin, de Cours, tantôt d'une Andrée Poizat, de Lyon... Mariés en 1898 à Varennes-sous-Dun, ils habitèrent l'Orme et les Rigoles, puis vécurent à Cadolon de 1904 jusqu'à 1939 au moins.
B.B.

On s'en souviendra 2017

Voir photos pages 27

Météo. Toute l'année a été plutôt sèche, ce qui ne signifie pas que le temps a été généralement beau. Les arbres fruitiers ont souffert de gelées très tardives, fin avril.

Deux grands thuyas, plantés par Gaston Déverchère le même jour, il y a une quarantaine d'années, à l'Orme et la Place, ont été renversés le même jour aussi, par la tempête du 6 mars.

La signalisation a été améliorée sur l'ensemble du territoire de la commune, avec des panneaux longs et étroits, bien lisibles, indiquant, sur la base du volontariat, les entreprises artisanales, les exploitations agricoles et la Grotte.

Le SYMISOA a continué l'aménagement des bords du Pontbrenon : suppression d'arbres, installation de ponts de bois et de barrières pour empêcher les bêtes de piétiner les berges. Le but est de reconstituer la ripisylve en protégeant le bord de l'eau. On peut cependant regretter la disparition des restes de « tournes ».

Un second columbarium est en construction au cimetière (décembre 2017).

Les trottoirs ont été aménagés entre la place du monument et l'épicerie du Bourg, ainsi que devant l'ancienne poste (goudron rouge). Le parking voisin a été refait en goudron noir.

Du printemps à l'automne, les alentours de la Salle pour Tous ont été retravaillés pour être rendus accessibles par tous, et du même coup le devant de la mairie, avec une petite esplanade arborée séparée du préau par un muret et une pelouse.

La façade ouest du bâtiment communal qui abrite l'épicerie Lallemand a été rejointée.

Le conseil municipal, sous l'impulsion de Franck Demont, a organisé en avril un nettoyage de la voirie communale avec participation de bénévoles, dont des enfants.

Les Amis de la Grotte de Lourdes ont organisé le 10 juin un voyage à Saint-Loup (Jura), dont la grotte mariale (1935) a servi de modèle à celle de Coublanc (1936). Ils ont aussi installé devant le parc un panneau bilingue signalant la Grotte.

Le club de running a trouvé son allure de route et organisé de nouveau, en septembre, une compétition qui a réuni 175 coureurs.

Naguère, des boutons !

Joanny Martelin

entrepreneur à Coublanc dans les années 1950

En ce temps-là, la Croix-du-Lièvre a vu se développer une tentative artisanale originale : une fabrique de boutons. Nous avons retrouvé trois personnes qui s'en souviennent : René Martelin d'abord, le fils de Joanny, qui situe cette entreprise dans la vie de son père ; Auguste Berthier, dernier fils de Clotilde et Pétrus de la Roche, qui fut, très jeune, un des premiers employés ; et Bernadette Crozet, future épouse Brigaud, de la Favrie, qui travailla pour Joanny et pour son épouse. Thème et variations...

Mon père Joanny

par René Martelin

Mon père, Joanny Martelin, né le 15 mai 1918, était originaire d'Angrières, un hameau de Saint-Rambert-en-Bugey, à l'est d'Ambérieu, dans l'Ain. Son père, Louis, était cheminot mécanicien. Sa mère atteinte à 18 ans d'un glaucome, était devenue progressivement aveugle, très jeune. Mon père avait suivi à Lyon, à la Martinière, une formation d'ingénieur. Comme son frère aîné Charles, il avait été premier de sa promotion.

Le premier emploi que trouva mon père à la sortie de son école fut à Lyon, dans les ascenseurs (Schneider) ; il n'y resta pas longtemps. Il trouva ensuite à Guéreins, non loin de Belleville, de l'autre côté de la Saône, un poste aux usines Perras, rachetées plus tard par Berthoud, qui fabriquaient et fabriquent encore des pulvérisateurs. C'est là qu'il connut un cousin de Jean Fricaud, ami de M. Perras, qui les mit en relation plus tard, mais c'est là surtout qu'il fit la connaissance de ma mère, Marie-Louise, originaire de ce village et ouvrière à l'usine. Elle était la fille d'un poilu, Maurice Prudon, revenu vivant comme son frère Jean ; deux autres frères étaient morts au combat. Joanny et Marie-Louise se marièrent. Malheureusement, on se rendit compte très vite que Marie-Louise souffrait de la tuberculose, et le médecin lui prescrivit d'aller vivre en altitude : entre plusieurs destinations conseillées par le médecin, mon père choisit le Jura, et Saint-Claude.

Là, il travailla dans une entreprise qui fabriquait des chasse-neige. Mais vint la guerre...



Sous l'occupation allemande, il y a eu de nombreux maquis dans les hauteurs du Jura. Le dimanche 9 avril 1944, jour de Pâques, la Gestapo a organisé une grande rafle à Saint-Claude, en présence de Klaus Barbie arrivé la veille à l'Hôtel de France. On demande à tous les hommes de 18 à 45 ans de se rassembler sur la Place du Pré, sous le prétexte d'une vérification d'identité. C'était un piège. Ils seront déportés à Buchenwald. Beaucoup d'autres avaient eu la prudence de s'enfuir dans les hauteurs, mais mon père, se disant qu'il n'avait rien à se reprocher, répondit à la convocation. En fait, il s'agissait de représailles contre les maquisards. Mon père échappa au premier tri, mais dans la confusion, il fut repris à l'Hôtel de France. Il fut un instant face à face avec le célèbre nazi Barbie, et lui dit que sa femme était malade et avait besoin de lui. Barbie répondit : « Si elle est malade, elle n'a qu'à crever ! » En juillet 1944, le massacre du village de Dortan, non loin de Cerdon, témoigne de l'ampleur des représailles allemandes dans l'Ain.

La déportation

Ils sont partis 100 par wagons. De Saint-Claude, Joanny est emmené à Compiègne, où il stationne deux jours, sans manger, dans une cour d'école. Il en repart le 12 mai 1944 dans le convoi 1.211, en direction de Buchenwald, où il arrive le surlendemain. Il porte le matricule 49745. Passant par Wieda, il va connaître les camps de Dora et de Bergen-Belsen. Il survivra à l'épreuve dans laquelle 186 de ses 302 compagnons ont péri et reviendra le 15 avril 1945. Il ne pesait plus que 29 kilogrammes ! Le grand danger était alors de ne pas prendre le temps de se réhabituer progressivement à une nutrition

normale : certains déportés de retour sont morts de trop manger, trop vite. Il lui fallut attendre pour dévorer à Guéreins une omelette de douze œufs ! Le gouvernement lui offrira une convalescence à Divonne. Ma mère le rejoindra ensuite. L'épreuve et la séparation avaient duré un an.

Plus tard, dans les années 1980, Joanny Martelin parlait volontiers de cette époque terrible, et faisait des conférences au sujet de la déportation. Il désirait surtout la faire comprendre aux jeunes. Il a de ses propres deniers fait visiter plusieurs années de suite, à une vingtaine de jeunes des collèges de Chauffailles, le camp de Buchenwald où il avait tant souffert.

Après le départ de Joanny pour l'Allemagne, Marie-Louise, ma mère, est partie à Hauteville, dans l'Ain, dans un sanatorium, après avoir survécu à une thoracotomie (sept côtes du côté droit enlevées sans anesthésie), pour assécher sa tuberculose. J'avais été placé, plutôt que chez mes grands-parents de Guéreins (mon père qui, à cette époque, craignait la rigueur de sa belle-mère, ne le voulait pas), chez une nourrice de Vonnas, à une trentaine de kilomètres. Celle-ci prenait les tickets de nourriture qui m'étaient attribués pour nourrir ses propres enfants. Moi aussi, j'ai eu la tuberculose, mais on ne le savait pas, et ce n'est que plus tard que j'ai été soigné, après avoir craché le sang. Je suis resté là deux ou trois ans, jusqu'à ce que mon oncle Jean Prudon vienne me chercher à vélo avec une remorque en osier et une couverture, et m'emmène chez les grands-parents de Guéreins. En fait, ma grand-mère m'adorait.

Puis, après le retour de mon père et l'épisode de Divonne, nous avons été tous les trois réunis à Saint-Claude, où il fallait que ma mère reste pour sa santé. Et cela a duré sept ans.

Mon père est devenu directeur des usines Dalloz, qui fabriquaient de la verrerie, et notamment des boutons en verre, en travaillant des billes à la taille diamant. C'était, depuis les années 1936 ou 1940, la mode des gros boutons. Mon père découvrit deux ou trois procédés pour faire du verre noir de jais et pour améliorer la fabrication et mieux résister à la concurrence tchèque. Son patron n'a pas récompensé son ingéniosité. « Je vais me mettre à mon compte », décida Joanny, mais son contrat d'embauche impliquait qu'en cas de séparation il devrait s'éloigner de Saint-Claude.

L'atelier de la Croix-du-Lièvre

Dans un village inconnu et suffisamment éloigné, Coublanc, à la Croix-du Lièvre, mon père a acheté une maison, mais elle n'était pas en état d'être habitée. C'est la maison Colombo d'aujourd'hui. Elle avait été occupée avant par un Vernay ou Vernet (peut-être propriétaire ?), inventeur, m'a-t-on dit, de la tête universelle pour fraiseuse...

Cette maison a servi d'atelier à mon père, qui résol-

vait un à un les problèmes techniques. Il faisait son verre dans une pièce de dimensions ordinaires, il stockait dehors deux batteries de bouteilles de propane au nombre d'au moins quinze chacune. Il faisait si chaud dans l'atelier qu'il est arrivé que le thermomètre explose.

Pour l'aider, il avait embauché un certain Bardone qu'il avait connu à l'usine Dalloz de Saint-Claude, ainsi qu'Augustin Berthier, de la Roche, qui avait du sens artistique. Alfred Bessard, un copain de déportation, lui envoyait, de Saint-Claude, des capsules de plastique où il pouvait sertir ses pastilles de verre. Bernadette Crozet (future épouse Brigaud), de la Favrie, travaillait à peindre les boutons pour les émailler. Quand elle avait du temps libre, elle faisait de la layette avec ma mère, et je me suis occupé d'aller la vendre. Parfois j'allais aider mon père : j'ébavurais les boutons, sur un tapis d'amiante, avec une petite meule. J'ai beaucoup respiré de poudre de verre et d'amiante. Je faisais aussi des livraisons et du démarchage à domicile jusqu'à Roanne.

Les affaires marchaient mal : mon père était un excellent technicien – il semblerait que des « espions » tchèques soient venus à Coublanc pour connaître ses procédés –, mais un mauvais commer-



cial : la vente n'était pas conforme à ses espérances. Pourtant des agents de maisons de couture venaient chercher des échantillons pour les présenter à Paris... Mais, pour s'installer, il avait beaucoup emprunté, aux uns et aux autres, à Coublanc. Ce qui fait qu'au bout de deux ou trois ans, il a dû modifier puis arrêter sa production de boutons, et il a déprimé : il avait certainement des tentations suicidaires qui inquiétaient beaucoup ma mère, qui regardait dans les puits quand mon père tardait à rentrer. Puis il a repris courage, en changeant d'activité : avec des tours que lui louait Jean Fricaud, de Chauffailles, il a travaillé à la Croix-du-Lièvre trois ou quatre ans, en remboursant progressivement toutes

ses dettes ; il avait même embauché, en plus de moi, quand j'ai eu fini six mois d'école à Coublanc et mes trois années au collège technique de Charlieu (où j'étais pensionnaire avec Roland et Michel Chavannon, entre autres), Paul Boyer, de Mars, et un Deville qui arrivait toujours en retard de Charlieu, et même, vers la fin, Jean-Paul Duvernay, de Ligny, logeant à Chauffailles, qui le suivra à Chauffailles.

Chez Émilie Joly

La maison de la Croix-du-Lièvre, transformée en atelier, ne pouvait pas servir d'habitation : nous avons donc loué deux pièces chez Mme Émilie Joly, à la Place, à l'étage de la maison qui, agrandie, est aujourd'hui la Maison des Anciens. Émilie était veuve, depuis 1943, de Rémy Joly, tailleur d'habits et ancien maire de Coublanc.



J'avais une douzaine d'années. Émilie avait belle allure, et je l'aimais beaucoup.

À la belle saison, on mangeait la soupe avec elle le soir, dehors, sur le banc qui était sous la fenêtre de la cuisine, non loin de la tonnelle. Et on prenait aussi le petit déjeuner dehors. Dans la chambre nord-ouest (celle sur la rue principale), nous avions un cagibi comme cuisine, et le reste était notre séjour-salle à manger, mais servait aussi d'atelier à ma mère : à partir du moment où l'entreprise des boutons s'est mise à périlcliter, elle a commencé à tricoter de la layette ; elle avait acheté une machine Erka ; Bernadette Crozet l'aidait, en cousant les morceaux tricotés. L'autre pièce (nord-est, mais avec fenêtre au nord) était notre chambre, pour nous trois. Je ne me souviens plus comment nous nous chauffions, et s'il y avait une ou deux cheminées, mais je me souviens que certains jours d'hiver, je grattais le givre sur les fenêtres à l'intérieur des pièces...

Quand elle montait se coucher, Émilie tapait à notre porte et disait : « Bonne nuit ».

Au rez-de-chaussée, côté nord, la fille et le gendre d'Émilie tenait l'un, Rémy Berthier, l'atelier de tailleur d'habits, l'autre, Maria Joly épouse Berthier, le magasin de tissus. Rémy m'a fait un joli pardessus, en tissu chiné, avec des épauettes à la mode de l'époque, comme il en faisait aux belles soutanes de son fils René, prêtre depuis 1951. Maria et Rémy

habitaient la maison voisine, au sud.

Un jour, Émilie a eu « une attaque » et est restée paralysée, mais avec toute sa tête. On l'a installée en bas, dans la chambre sud-est, à côté de la cuisine : c'était plus pratique. Sa fille Maria s'occupait d'elle. Émilie est morte chez elle, en 1957. Nous sommes restés quatre ou cinq ans dans cette maison.

J'avais des copains dans le quartier : les enfants de Léa Delomier et de son mari Jean Martin, deux garçons, Maurice et Robert, et une fille, Marie-Thérèse. Leur maison a été détruite le 24 juin 1998 pour faire de la place à l'usine Coublanc-Textile. Nous avons bien connu aussi la famille Rolland. Ils nous aidaient en nous donnant des chaussures, des chaussettes, des vêtements qui n'allaient plus à Maurice. Son grand-père, le vieux Marius, qui avait une main estropiée du temps où, boucher à Maizilly, un os d'une bête lui avait traversé la paume, avait une cape. Le soir, il m'accompagnait quand j'allais chercher du lait à la ferme de Claudien Buchet, à la Raterie. Claudius, son fils, est mort, en 1977, deux jours après avoir été renversé par l'automobile d'un ami peintre, un vendredi de marché à Chauffailles, là où était naguère de laboratoire médical. Maria Rolland, sa femme, qui était originaire de Mably, avait une sœur qui a épousé un Pouillot, industriel du tissu à Roanne. Leurs trois filles venaient en vacances à la Place, et j'ai joué avec elles, autour de l'étang disparu du quartier.

J'ai connu le grand François Barriquand, sa femme et sa fille Célestine, dont la maison était en face de nos fenêtres. Nous connaissions aussi la « belle Armande », fille Déverchère, que Maurice Rolland a courtisée. L'affaire marchait, Marie Rolland avait offert un manteau à Armande, Maurice avait acheté la bague de fiançailles, mais Claudius n'a pas voulu de ce mariage. Maurice en est resté marqué. Armande a changé de Maurice...

Quand la maison de la Croix-du-Lièvre, est devenue un atelier de tournage, nous avons quitté la Place, en 1958, et les deux pièces de feu Émilie Joly, pour aller habiter chez nous, dans l'étage devenu habitable, durant trois ans environ. Mais moi, alors que je fréquentais déjà Hélène, je suis parti en Algérie pour y faire mon service militaire, de juillet 1961 à juillet 1962, à Constantine et à El Tarf, près de la frontière tunisienne.

En septembre 1962, mon père Joanny a décidé de quitter Coublanc pour aller s'installer à Chauffailles, rue Barriquand, et créer un atelier de mécanique.

Je me suis marié à Coublanc avec Hélène le 31 décembre 1962.

Propos recueillis à la Masoierie par Bernard Berthier
les lundis 13 février et 8 mai 2017.

Souvenirs d'Auguste Berthier dit « Tintin »

J'ai travaillé chez Joanny Martelin, dans son atelier de la Croix-du-Lièvre, de 1952 à la fin de 1954.

Avant, de 14 ans à 15 ans et demi, j'avais été tisseur à l'usine Perrin, au Bourg. C'est Rémy Berthier, mon « tonton Rémy », tailleur d'habits à la Place, qui a su que Joanny Martelin, qui logeait chez sa belle-mère Émilie Joly, avait besoin d'un second ouvrier. Il en avait fait venir un premier de Saint-Claude, Alfred Bardone, né en 1926, donc de dix ans plus âgé que moi. Bardone était logé à la Place, je ne sais plus où précisément, et se déplaçait en vélo. Mais deux personnes ne suffisaient pas au travail en continu de surveillance des fours. J'ai donc été embauché. J'habitais à la Roche, chez mes parents, et je montais au travail en vélo. Au retour, je m'arrêtais souvent chez Rémy et Maria, à la Place : j'aimais beaucoup mon oncle Rémy et son ouverture d'esprit. Avec lui, on pouvait parler de tout, avec beaucoup plus de liberté que chez mon père Pétrus. J'ai beaucoup appris de lui.

Joanny Martelin et nous deux faisons donc les trois huit, mais en réalité, c'était beaucoup plus d'heures de travail. Il fallait parfois revenir à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Souvent c'était convenu, mais parfois il venait nous chercher en mobylette, surtout Bardone, qui logeait plus près. On ne comptait pas ses heures supplémentaires, et elles n'étaient pas payées ! Et le patron aussi travaillait beaucoup. Souvent, il ne quittait pas l'atelier avant 9 h du soir. Il était très dur, mais très juste. Il fallait respecter ce qu'il disait. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour lui.

L'atelier était installé dans un bâtiment – cette maison de la Croix-du-Lièvre aujourd'hui propriété des Colombo – qui n'était pas conçu pour devenir une petite usine ! L'entrée était au nord, il y avait une pièce pour l'émaillage et la peinture, puis une pièce pas tellement grande pour les fours et le façonnage.

D'abord, il fallait fondre le verre. On mettait les ingrédients dans des creusets : du sable de Fontainebleau, du minium, un pourcentage de verre de boutons de récupération (déchets ou boutons cassés), et deux ou trois autres produits que Joanny versait lui-même et qu'il a toujours tenus secrets. Il fallait peu à peu augmenter la puissance des fours, en réglant des manomètres. Les fours étaient alimentés par du propane venant de deux séries de douze bouteilles placées dehors, au nord de la maison, à côté du chemin, fonctionnant avec un inverseur automatique. Ces bouteilles étaient livrées par la société Propane, en passant par la quincaillerie Tachet de Chauff-

failles. Il fallait beaucoup d'énergie, puisque la température devait monter jusqu'à 2000° et que la préparation du verre durait au moins 24 heures. Les matières fondaient et se mêlaient, non sans dégager des bulles que nous chassions, car il ne fallait surtout pas de bulles dans les boutons, et en surface de la crasse, qu'il fallait écumer. Le patron nous avait prescrit un rythme de progression de la chauffe que dans les premiers temps, comme Bardone, je suivais avec précision, mais qu'ensuite j'avais abandonné. Joanny s'étonnait, quand il arrivait le matin, de voir que mes cuissons étaient toujours plus limpides que les siennes ou celles de Bardone, et m'avait demandé comment je faisais. Je lui ai dit que je ne travaillais plus selon les rythmes prescrits, mais en regardant de loin les vapeurs qui s'élevaient au-dessus des fours, et qui m'indiquaient mieux le point où on en était.

Le travail dans la fournaise

Le verre étant à point, il fallait le verser dans les moules en acier de Jean Fricaud, qui avaient des formes rectangulaires, carrées ou ovales. C'était le patron qui s'en chargeait, avec une louche. Il mettait un tablier de cuir pour puiser la pâte dans les creusets. Nous, qui nous tenions en retrait, nous transpirions tellement qu'il y avait des flaques d'eau à nos pieds. On buvait beaucoup d'eau dans cette fournaise ; nous avions toujours des bouteilles sous la main. Une fois le patron m'a montré le thermomètre censé mesurer la température de la pièce des fours : il avait cassé à 62° ! Nous, nous manœuvrions la machine qui poinçonnait les boutons dans le moule, en l'abaissant, la relevant et en prenant garde que le levier ne retombe pas tout seul. En même temps, une aiguille horizontale venait percer le trou qui permettrait de coudre le bouton. Parfois, le travail s'effectuait dans une sorte d'urgence, quand nous avions vu qu'un creuset se fissurait peu à peu : il fallait le surveiller de plus près et parfois intervenir plus vite, pour ne pas perdre une cuisson de pâte.

La nuit aussi, en plus de la surveillance des fours et de la cuisson, on changeait les bouteilles, et on meulait les bavures.

En juin et juillet 1954 (j'avais 17 ans), j'ai calculé que j'avais fait 580 heures de travail en deux mois ! Un ouvrier d'aujourd'hui en fait dans les 300 sur la même durée !

Après le pressage, il y avait donc l'émaillage et parfois la décoration. Bernadette Crozet a été engagée pour ce travail, et peut-être aussi pour l'expédition de la production.

Les boutons étaient ébavurés sur le pourtour, puis étaient émaillés au pinceau. On les laissait sécher vingt-quatre heures, puis ils subissaient une deuxième cuisson, dans un four électrique cette fois, et là, il fallait surveiller à l'œil, à la minute près, l'évolution du processus. Cela demandait la même attention que pour faire de la grande cuisine !



La classe 1956

Pour certains boutons, deux jours après, il y avait un nouveau travail : Joanny les peignait avec de l'or ou de l'argent liquides, et on faisait une troisième cuisson, encore plus précise que la précédente, à la seconde près, parce qu'un instant de trop, et l'or ou l'argent trop liquéfiés étaient perdus. Si le résultat était bon, cela faisait sur le bouton comme une peau de lézard.

Les temps difficiles

Le verre de récupération venait soit des chutes de morceaux quand on pressait le bouton, soit de boutons cassés quand ils refroidissaient trop vite dans un courant d'air, ou quand on les recuisait pour les émailler : il y avait souvent des pertes.

Jean Fricaud fournissait à Joanny des moules à boutons en acier, moules qui duraient longtemps, mais il en fallait de nouveaux quand il créait de nouveaux modèles de boutons.

Joanny était intelligent, compétent, travailleur, mais il n'a pas été favorisé par les circonstances économiques et par l'évolution de la mode : on abandonnait à cette époque-là les tissus épais et pesants, et les boutons qu'il créait, faits pour ces tissus traditionnels, était gros et lourds, inadaptés aux tissus légers qui prenaient le dessus. Les boutons qui avaient désormais la préférence se faisaient en plastique.

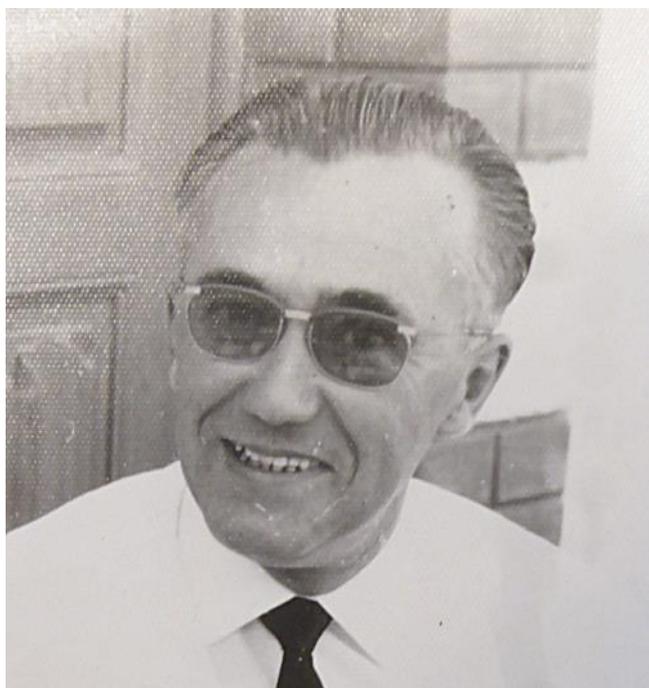
Comme les affaires marchaient mal pour Joanny Martelin, et qu'il ne pouvait plus du tout nous payer, il nous a fait embaucher, à la fin de 1954, par Jean Fricaud, à Chauffailles.

Après avoir tenté lui-même de se relancer en travaillant seul puis avec son fils René, en achetant du verre en baguette au lieu de le fabriquer comme avant avec nous, Joanny Martelin, à qui Fricaud avait prêté un tour, puis deux, pour faire des pièces mécaniques pour son entreprise a d'abord laissé tomber la verrerie, puis a quitté la Croix-du-Lièvre et s'est installé à Chauffailles. Là, Joanny a d'abord eu un petit atelier vers la gare, non loin de là où il logeait, avenue Jean Barraud, puis, comme cela marchait bien, il a ouvert une usine dans le coin où se trouve aujourd'hui Intermarché. Depuis, j'ai toujours eu du plaisir à le rencontrer à Chauffailles.

Quant à moi, mon travail chez Fricaud a été interrompu par mon service militaire. Quand à Alfred Bardone, un gars gentil, tranquille, pas bavard, il ne s'est jamais marié, et, à la retraite, il est peut-être retourné à Saint-Claude.

Propos recueillis par Bernard Berthier
à Mussey les mercredi 26 avril et du mardi 4 juillet 2017

Le premier emploi de Bernadette Crozet



Mes débuts chez M. Martelin

Mon père, Armel, avait, dans notre maison de la Favrie, sept métiers à tisser. Mon frère aîné, Pierre, est né en 1936, et moi, en 1938. Quand nous en avons eu l'âge, nous avons travaillé avec notre père à domicile. Quand s'est ajoutée à nous Marie-Rose (née en 1939), cela faisait trop de monde à l'atelier. Pierrot a demandé à son conscrit et ami Auguste Berthier, qui travaillait chez M. Martelin, de le questionner pour savoir s'il aurait besoin d'un ouvrier. M. Martelin a répondu : « J'aimerais mieux que ce soit une fille. » C'est ainsi que je suis entrée chez M. Martelin, en octobre 1953, le jour même où ma mère rentrait de la maternité de Charlieu avec mon petit frère Daniel. C'était le premier de la fratrie à ne pas naître à la maison. Les quatre autres y étaient nés, accouchés par la sage-femme de Chauffailles, madame Charbonnier, née Germaine Plasse, habitant Écoche.

J'allais au travail en vélo, puis plus tard, parfois, avec le solex prêté par mon père. Je descendais vers Génillon en passant devant chez Léon Lacôte (la route n'était pas encore goudronnée), puis je remontais vers la Place. M. Martelin, qui avait une formation de dessinateur industriel, avait un planning très organisé, et il notait toujours tout. J'avais donc un horaire précis, 40 h de présence, et selon les jours, je travaillais de 1 h de l'après-midi à 7 h, ou bien le matin et le soir et dans ce cas je rentrais déjeuner à la Favrie. M. Martelin avait embauché avant moi Rolande Mercier, qui a travaillé dans l'entreprise, le



matin, jusqu'à son mariage en novembre 1957. Le rythme du travail était de trois huit, de 1 h à 9 h, de 9 h à 5 h, de 5 h à 1 h.

Nous faisons de temps en temps des pauses. Alors M. Martelin racontait, presque obsessionnellement, ses souvenirs du camp de concentration. Il évoquait sa congestion, sa fièvre de 38,5° dans la neige, racontait qu'on avait mis ses vêtements à l'étuve, et comme quoi entre déportés on se réchauffait en se frottant les uns les autres. Que ceux qui étaient revenus, ce n'était pas les grands costauds, mais les gens menus. Qu'il pesait 32 kg à son retour...

L'émaillage

Je laissais aux hommes la cuisson du verre et le moulage des boutons, à tel point que, même si j'entraais parfois dans leur atelier, je ne savais pas bien ce qu'ils faisaient. Mon travail commençait après qu'ils avaient fait l'ébavurage sur la périphérie du bouton coulé. Je ne sais qui avait fait pour M. Martelin des plateaux de bois avec des trous. On plaçait les boutons un à un sur chacun de ces trous. Je travaillais à cela dans la petite pièce au coin nord-ouest de la maison. Je prenais un bouton, et je le plaçais sur un tour. Avec un pinceau, pendant que le

bouton tournait, je déposais la poudre d'émail délayée dans un liquide, je ne saurais dire lequel, et selon des doses que nous ignorions, sur le dessus et la périphérie du bouton, puis je le remplaçais sur le plateau. Je faisais des séries de la même couleur d'émail ; nous avions plusieurs couleurs. Mme Martelin faisait parfois le mélange. Les produits comme le sable et le minium étaient stockés à l'étage.

Il fallait cuire ce badigeon de poudre. Cela se passait dans l'atelier principal, dans le coin le plus proche de ma pièce. C'était Albert Bardone ou Auguste Berthier qui faisait recuire les boutons, la nuit, ou moi, le jour. On transférait les boutons sur de petites plaques de fibrociment percées de trous, on en mettait selon la taille des boutons six à huit par plaque. Pour cela, c'était un four électrique qui était utilisé, avec un rhéostat pour régler la température de cuisson. M. Martelin avait conçu une sorte de chemin avec deux glissières fabriquées avec des morceaux de cornières, qui permettait de déposer les plaques comme sur des rails, et de les pousser lentement, régulièrement. L'ensemble du dispositif mesurait environ un mètre par soixante centimètres.

Ainsi, les plaques commençaient à chauffer, avant d'être exposées à la pleine chaleur du four, puis elles sortaient de l'autre côté et se refroidissaient doucement. On les laissait refroidir plus complètement dans l'étuve. La manœuvre était précisément réglée en temps, et M. Martelin me prêtait sa montre, parce qu'il y avait une trotteuse. Il m'avait expliqué qu'il existait des fours capables de faire toutes ces manœuvres automatiquement, mais ils n'étaient pas dans ses possibilités financières...

Pour certaines séries de boutons, il y avait une troisième opération : une décoration qui ressemblait à de la peau de lézard. C'était M. Martelin lui-même qui peignait le dessus du bouton émaillé avec un pinceau trempé dans de l'or ou de l'argent liquide, et j'allais mettre les plaques à recuire de la même manière, pratiquement en même temps : il voulait voir le résultat immédiatement. C'était encore plus rapide, plus délicat et plus minuté.

L'expédition des produits finis

Les boutons étaient disposés par lot sur des plaquettes de carton, sur lesquelles nous les cousions un à un, Mme Martelin et moi. Rosalie Joly aussi, qui habitait non loin, à gauche dans le chemin du Bois Gauthay, a été employée à en coudre. J'en emmenais quelquefois des sacs pour faire cette couture chez moi. Nous rangions les plaquettes de carton les unes sur les autres, dans des boîtes de carton, avec du papier fin entre chaque plaquette. Cela les protégeait, mais pas toujours parfaitement : les sommets pouvaient être un peu usés ou abîmés par le frottement durant le transport. Nous allions porter ces boîtes, Mme Martelin ou moi, en mobylette (celle du patron), jusqu'à la poste de Coublanc et les re-

mettions au receveur Bonnavent. M. Martelin avait tapé à la machine les adresses des destinataires. Il vendait essentiellement à des merceries. Il y avait aussi un client qui venait de Lyon.

La fin de l'atelier

Les affaires étaient difficiles. À Saint-Claude, l'entreprise fabriquait des petits boutons. M. Martelin avait trouvé le moyen d'en faire de gros, mais cela était plus délicat et n'était pas économiquement rentable. Les gars – Auguste et Alfred – sont partis fin 1954, chez Jean Fricaud, qui avait été un camarade d'études de M. Martelin : ils se connaissaient, se tutoyaient. Joanny a continué seul, avec moi, son fils René, qui était de 1941, étant encore à Notre-Dame à Charlieu.

Alors, au lieu de composer et de fondre sa matière première, le patron se faisait livrer par Saint-Gobain des baguettes de verre : cela prenait beaucoup moins de temps, et il pouvait travailler seul, mais le bouton n'était plus transparent. C'est moi qui meulais les pièces. M. Martelin s'est mis aussi à fabriquer des boutons différents, des pastilles de verre collées et comme insérées sur des cercles de plastique que lui envoyait un de ses copains de Saint-Claude connu après son retour de déportation. C'était une idée de René Martelin. Cela permettait de faire des boutons moins chers.

Mais malgré ces changements, la faillite est venue. Pour compenser, Mme Martelin s'était mise à tricoter de la layette, ce qu'elle faisait extrêmement bien, avec une machine installée dans la pièce ouest de leur logement chez Mme Émilie Joly, à la Place. Moi, je suis restée travailler avec eux, donc avec elle, jusqu'à mon mariage le 10 mai 1958. Je faisais de la layette chez Mme Joly, qui était une dame pleine de dignité et de gentillesse, posée. Sa fille, Maria, plus expansive, était une amie de ma tante Félicie. Cette époque a été une très bonne période de ma vie. Mme Martelin et moi prenions plaisir à parler ensemble en travaillant. Mme Roland, qui a été très gentille avec les Martelin en difficulté, venait aussi en voisine discuter avec nous.

René Martelin – copain de mon frère Michel – parlait vendre directement notre production aux détaillants des environs. Il n'avait que quinze ans, un vélo et une sacoche...

Pendant quelque temps, M. Martelin, accablé par les soucis, a eu mauvais moral, et il errait autour de nous comme une âme en peine ; je l'ai vu, pendant que nous tricotions, essuyer les meubles avec un chiffon. Puis il s'est ressaisi, a emprunté un tour à Jean Fricaud, et a repris le travail dans la maison de la Croix-du-Lièvre, où lui et les siens sont allés habiter quelque temps vers 1958.

Propos recueillis par Bernard Berthier
auprès de Bernadette Brigaud, née Crozet
à Chauffailles le 27 avril et le 4 juillet 2017

À l'école des sœurs d'Écoche

par *Marcelle Perrin*

J'avais six ans en 1936, et c'était ma première année d'école. Nous – les filles du quartier, séparément des garçons – allions à Écoche : nous avions une dérogation, car de Cadolon, Écoche était beaucoup plus près. De plus, de l'Orme au Bourg, le chemin n'était pas goudronné. Cela a été la même chose pour la première communion, faite à Écoche. Les garçons, dont l'école (publique) était plus éloignée, au-delà du bourg d'Écoche, sur la route du Cergne, partaient plus tôt. Il y avait bien des scissions à l'époque : entre les écoles publiques et les écoles libres, entre les classes de garçons et celles de filles, et à la messe, dans la nef d'Écoche, entre les filles, à gauche, et les garçons, à droite.

J'ai donc été inscrite à l'école libre, réservée aux filles, dans le quartier du Couvent. Le grand bâtiment de cette école est encore sur la gauche en entrant dans le village. Juliette Buisson, qui habitait la maison où a vécu ensuite Jean-Marc Chassignol, et qui avait deux ans de plus que moi, était chargée de me chaperonner. Nous étions trois ou quatre de Ca-

dolon à partir ensemble à pied pour faire ces deux kilomètres, avec nos galoches, même dans la neige. En ce temps-là, il n'y avait pratiquement pas de circulation automobile. Il y avait Jeannine Alloin, qui habitait chez sa grand-mère, tandis que sa maman vivait à Paris, et Suzanne Danière, future épouse Danton, la fille du coiffeur. Au retour, pour accompagner Marinette Mercier, nous faisons parfois le détour par le But : les enfants se promenaient plus librement qu'aujourd'hui, et leurs parents n'avaient pas peur pour eux.

Mes parents s'étaient mis d'accord avec Madeleine Prajoux, qui était leur fournisseur en chapeau et avec laquelle ils avaient des relations amicales, pour qu'elle me fasse à manger à midi. Vers 11 h 30 ou 11 h 45, je quittais l'école et allais au centre du bourg. Je jouais devant le magasin de Madeleine, dont je ne me souviens pas du tout qu'il était aussi un café, et dont je ne revois que la vitrine de modiste remplie de chapeaux. Quand il faisait beau, je restais à jouer à la marelle sur les grandes dalles du trottoir devant le magasin, dalles irrégulièrement posées. Mais cela ne gênait pas l'enfant que j'étais. Je devais rentrer déjeuner quand l'Angélus sonnait, à midi. Mais si j'oubliais de le faire, Madeleine Prajoux et Mélo Duffy commençaient sans moi, non sans avoir dit le *bénédicté*, et je me faisais disputer quand j'entrais. Madeleine me disait : « Tant pis pour toi, tu prends le repas en route ! ». Mais manger ne m'intéressait guère, et je

*Le téléobjectif, situé au nord-ouest, rapproche l'école, qui apparaît située au-dessus du toit de la scierie.
Photo prise, semble-t-il, un matin de fin de printemps. Fonds Dumaitre.*





*La cantine, avec sœur Zacharie à droite et sœur Marthe tenant la gamelle de soupe à gauche.
Photo du fonds de Marinette Demont, élève elle aussi des Sœurs d'Écoche.*

n'avais pas beaucoup d'appétit. Puis le déjeuner se terminait avec la récitation des grâces.

Madeleine m'aimait bien, parce qu'elle n'avait pas d'enfant et que j'étais mignonne, ce qu'elle appréciait, mais elle ne me passait rien.

En tant que modiste, elle recevait de grands cartons remplis de chapeaux. Je « fouinassais » dedans et ils passaient tous sur ma tête. Ils étaient plus ou moins achevés : certains étaient finis, d'autres n'étaient que des formes auxquelles elle rajoutait des fleurs et des voilettes. Son commerce marchait bien. Il y avait aussi des chapeaux pour les enfants. En ce temps-là, il fallait absolument que les filles et les dames soient coiffées pour aller à l'église. Je ne me souviens plus si elle vendait des chapeaux pour hommes. C'est chez elle que ma mère et moi achetions tous nos chapeaux.

C'était une femme autoritaire, non seulement avec moi, mais avec la Mélo, qu'on appelait parfois la Méli-Mélo. Mais en même temps, elle en imposait, et elle était gracieuse, grande et mince. La Mélo Duffy, elle, était très gentille. C'est elle qui faisait la cuisine, malgré son grave handicap aux mains : une maladie qui la faisait beaucoup souffrir.

Dans mon souvenir, de même que je jouais seule sur le trottoir, j'étais la seule enfant accueillie pour le repas.

Ce système a duré deux ou trois ans. Après, j'ai eu un vélo pour venir de Cadolon à Écoche, et je rentrais chez mes parents à midi, sauf les jours de mauvais temps, où, comme les autres enfants, j'apportais ma gamelle, que M^{elle} Marthe faisait réchauffer dans la cuisine de l'école.

L'hiver, quelle audace, il y avait même des garçons à la cantine ! Une fois, une seule, pour je ne sais quelle raison, j'avais reçu le bonnet d'âne. Il m'a fallu, honteuse, venir manger avec ce bonnet en présence des garçons...

La première année, notre institutrice fut M^{elle} Simon. C'était une religieuse qui avait quitté l'habit, sans doute vers 1905, une petite bonne femme vêtue de noir, pas facile et généreuse en coups de règle. Elle a dû partir ensuite dans une autre maison de la congrégation de l'Enfant-Jésus de Claveisolles, cette congrégation à laquelle appartient encore Jeanne, la sœur d'André Chassigol, qui vit à Saint-Martin-le-Haut, je crois, alors que la maison mère de Claveisolles est fermée.

Elle fut remplacée par sœur Zacharie, qui portait la cornette et était du même ordre, et bien plus jeune, quoique pour des enfants elle parût vieille. Nous l'adorions. Elle était sévère, mais juste et douce en même temps.

Nous occupions une classe unique, avec un poêle



La maison des Sœurs de jadis, vue de la hauteur de la salle des fêtes, dans son état actuel (décembre 2017). La grosse maison en biais à droite est le Pavillon, qui fut jadis la maison des Frères des Écoles chrétiennes. Derrière, le hameau du But et les hauteurs limitrophes de Coublanc

au milieu. Les petites étaient devant, face au bureau de la maîtresse, et plus on avançait en âge, plus on reculait dans la salle. Nous ne commençons pas les cours sans avoir fait une prière. À l'époque de l'Avent, chaque élève faisait une crèche dans le pupitre, et avant Pâques un petit reposoir, avec du carton et du papier d'argent...

Les résultats de l'enseignement de sœur Zacharie étaient excellents : nous réussissions toutes au certificat d'études. Pour le mien, en 1943, nous sommes allées à pied, sous la conduite de M^{elle} Marthe, d'Écoche à Belmont, où nous le passions...

Pour apprendre à chanter, nous allions chez M^{elle} Joséphine Monnet, une vieille fille austère, tante de Maurice et de René, qui habitait une grosse maison en descendant sur le chemin aujourd'hui du Caire. Elle avait été auparavant une maison des Frères des Écoles chrétiennes, où certains de mes oncles avaient été élèves. Pour nous rendre de temps en temps à ces leçons de chant, nous marchions deux par deux sans dire un mot.

Quand on voulait nous récompenser, on nous faisait faire une promenade : nous descendions vers le chemin qui va au But avant de remonter par le chemin du cimetière. Nous nous arrêtons à la croix qui est dans ce croisement pour dire une prière. Nous ne rouspétions pas : au contraire, nous trou-



L'ancienne école, vue en descendant du bourg d'Écoche : façades ouest et nord.

vions cette promenade tout-à-fait agréable.

Après la guerre, je suis partie à Lyon. Mais quand je revenais, je ne manquais pas d'aller voir Madeleine Prajoux, qui tenait désormais les Docks Lyonnais. Quand elle a pris sa retraite dans sa maison de la Forest, je ne l'ai plus revue.

Propos recueillis par Bernard Berthier, à Cadolon, le mardi 12 novembre 2013.

Les liens entre Cadolon ou La Croix et Écoche ont déjà été abordés dans notre revue, notamment dans les souvenirs de Maurice Bertillot, en 2014 (page 12) et l'évocation de Maurice Crozet, en 2015 (page 25). Sur Madeleine Prajoux, voir la revue de 2016.

Dans *L'Écho du Roannais* du 9 février 1913, on peut lire, dans une rubrique concernant Écoche, cette entrefilet rapportant le mariage (en fait, le 6 janvier 1913) du Coublandien Jean (en fait, Louis) Berthier avec Élixa Laurent, d'Écoche. Approximations journalistiques, ou erreurs de notre part ? À moins que le mariage civil et la bénédiction religieuse n'aient pas eu lieu le même jour.

Mariage. — Mardi dernier, la bénédiction nuptiale a été donnée, dans notre église, à M. Jean Berthier et à Mlle Elisa Laurent. Mlle Laurent appartenait depuis longtemps au groupe constitué ici pour l'étude des questions religieuses et ménagères, groupe dont elle était un des membres les plus estimés. Aussi remarquait-on une brillante assistance à cette cérémonie, durant laquelle un épithalame fut chanté et fort bien chanté par toutes ces demoiselles, sous la direction de leur présidente. Une collecte faite dans les rangs a produit 15 fr. 50 pour les écoles libres. Aux jeunes époux, nos meilleurs vœux.

Les grandes joies de la vie

Cinq naissances d'enfants domiciliés à Coublanc (à savoir 3 filles et 2 garçons) ont été enregistrées à la Mairie en 2017 :

<i>Léna LABROSSE</i>	née d'Émilie DEVEAUX et d'Anthony LABROSSE	12 avril 2017	La Place
<i>Amaury BACHELET</i>	né de Céline GELOT et de Sylvain BACHELET	30 avril 2017	Les Rigolles
<i>Kenty GOUFFRAND</i>	née de Cheyenne GARNODIER et de Quentin GOUFFRAND	16 juin 2017	La Gaterie
<i>Léo GIRAUD-MARTINEL</i>	né d'Amandine MARTINEL et de Nicolas GIRAUD	28 septembre 2017	Les Theurots
<i>Nina JACQUET</i>	née de Célia TONEL et de Fabrice JACQUET	11 octobre 2017	Cadolon

Ces cinq nouveau-nés ont vu le jour à Roanne.

Trois mariages ont été enregistrés depuis décembre 2016 à la mairie de Coublanc

Grégory BRYÉ et Gwénaëlle LEGRAND	30 décembre 2016	(Les Theurots)
Éric GASPARD CORDEIRO et Marie DELILLE	24 juin 2017	(Lisbonne - Portugal)
Denis MERCIER et Vicky LAZIC	15 juillet 2017	(Cugy - Fribourg - Suisse)

Tous nos vœux d'heureuse vie aux uns et aux autres !



Naissance

Extrait du poème « Être mère » de Marie-Jo Vachet (Hyères)

Donner le jour, la vie...
Mettre au monde un enfant,
Après l'avoir nourri
Et abrité tout au-dedans,
Bien au chaud, en soi,
À peu près neuf mois.

Douleurs de l'accouchement,
Vivre l'accomplissement !
Traverser le tunnel,
Entre deux mondes,
Aquatique, aérien,
Et apparaître enfin...

Premiers déchirements,
Bruits, lumières,
Cris de la mère,
Cris de l'enfant,
Eau qui jaillit,
Sang qui coule,
Porté par la houle...

Écartèlement,
Épuisement, résurrection !
Libération, rédemption !

Joie de la naissance :
Petit corps attendrissant,
Fébrile, frémissant,
Reçu comme un cadeau,
Oui, renouveau !

Mère harassée, heureuse,
Chavirée, fatiguée,
Mais vaincue et radieuse,
Oui, ravissement !
Sourires,
Plaisir...

Mon Dieu, qu'elle est belle !
Qu'il est beau mon enfant !
Attendrissement :
Petit corps rougi,
Tout froissé,
Bringuebalé, secoué
Par le choc de la traversée !

Premiers contacts,
Premiers gestes,
Découverte,
Accueil, fête !

Nouvel être
Encore tremblant,
Blotti au creux des bras
De la mère aimante,
Contre son cœur bercé...

Douceur, chaleur,
Tendresse émouvante !
Allaitement, caresses,
Halètements,
Complicité...
Deux vies entremêlées,
Séparées,
Puis retrouvées !

Apprendre à se connaître,
Et à s'apprivoiser,
Essayer de se comprendre
Et de se rencontrer :
Touchant cœur à cœur,
Bien-être et douceur,
Sa menotte dans sa main,
Tiède, câlin,
Émerveillement !

Nos deuils en 2017

Parmi les Anciens de Coublanc (6)

Clotilde vve FOREST, née MONTEL,	La Place	22/08/1921 - 10/12/2016	95 ans
Pierre BERTHIER, vf S. VITTE et G. PACAUD	La Place	17/10/1925 - 07/12/2016	91 ans
Louis LAURENT, ép. Marie-Louise DUBOIS	La Charmaillerie	14/02/1929 - 26/12/2016	87 ans
Claudien ACCARY, vf d'Élise BOSLAND	L'Orme	14/04/1930 - 18/12/2016	86 ans
Jean MERCIER, ép. d'Yvonne BERTHILLOT	La Serve	18/05/1932 - 12/06/2017	85 ans
Marie vve AUBONNET, née BUISSON	Cadolon	25/03/1935 - 27/08/2017	82 ans

À la Maison des Anciens, venant d'autres communes (10)

Claudien DUFFY vf. de Lucienne DUPRÉ	Sail-les-Bains	27/01/1918 - 10/07/2017	99 ans
Marie DURIX vve de Vitalis FOURNEL	Varenes-s-Dun	01/09/1920 - 16/04/2017	96 ans
Jeanne MAMESSIER vve de Noël GODARD	St-Bonnet-de-Cray	11/09/1921 - 17/06/2017	95 ans
Marie PATIN	St-Igny-de-Roche	23/05/1922 - 21/01/2017	94 ans
Jeanne VERCHÈRE vve CHOIGNARD	Céron	29/08/1927 - 09/07/2017	89 ans
Félix LAROCHE ép. d'Élise ROY	Chassigny-s-Dun	16/03/1929 - 16/08/2017	88 ans
Alice DUCARRE vve de Gaston MILLET	Mars	23/07/1929 - 01/12/2017	88 ans
Louis FILLON ép. de Gisèle BILLARD	Chauffailles	19/10/1929 - 05/07/2017	87 ans
Marthe LEMAITRE vve de Charly ROUSSELET	Autun	29/07/1930 - 17/05/2017	86 ans
Jeanne CARRIE ép. de Camille LARAGER	Lyon	22/12/1934 - 23/11/2016	81 ans

Parmi les Coublandis de moins de 75 ans (2)

Jean CHERVIER, ép. de Jacqueline ALEX	Cadolon	14/02/1945 - 19/07/2017	72 ans
Alain MANOT, ép. de Gisèle CHAZAL	Le Bourg	17/09/1950 - 19/04/2017	66 ans

Parmi les apparentés coublandis résidant hors de Coublanc (4)

Paule ACCARY vve DÉCHELETTE	Chauffailles	22/04/1923 - 27/10/2017	94 ans
Suzanne DOUPLAT vve GUICHARD	Lyon	25/10/1925 - 30/01/2017	91 ans
Rolande MERCIER vve MAUFROY	Vitry-le-François	08/06/1931 - 12/06/2017	86 ans
Marc NEVERS ép. de Lucie KAUPSKA	Chauffailles	18/07/1934 - 13/04/2017	82 ans

Nos condoléances aux familles dans la tristesse

Mais si faut-il mourir (sonnet)

Mais si faut-il mourir ! Et la vie orgueilleuse,
Qui brave de la mort, sentira ses fureurs ;
Les soleils hâleront ces journalières fleurs,
Et le temps crèvera cette ampoule venteuse.

Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse,
Sur le vert de la cire éteindra ses ardeurs ;
L'huile de ce tableau ternira ses couleurs,
Et ces flots se rompront à la rive écumeuse.

J'ay vu ces clairs éclairs passer devant mes yeux,
Et le tonnerre encor qui gronde dans les cieux.
Où d'une ou d'autre part éclatera l'orage.

J'ay vu fondre la neige, et ces torrents tarir,
Ces lions rugissants, je les ai vus sans rage.
Vivez, hommes, vivez, mais si faut-il mourir.

Jean de Sponde (1557-1595)

Liste des Anciens

Les listes qui suivent ne correspondent pas exactement aux données de l'état-civil. Quand un Coublandi est obligé de quitter la commune, il n'est pas rayé automatiquement de nos listes. Mais, bénéficiant en général d'un cadeau dans la commune où il s'est installé, il ne recevra plus le cadeau des Coublandis, mis à part la revue.

Cinq anciens, dont les noms sont écrits en italique, vivent à la Maison des Anciens de Coublanc (MA). En italique aussi, le nom du hameau d'origine

de ceux qui ne résident plus à Coublanc. Nous indiquons la ville ou le village où ils se trouvent à notre connaissance.

Par ailleurs, trois anciens nés en 1938 et 1939 ont refusé de figurer dans notre liste...

Si nous avons commis des erreurs, nous vous prions de nous les signaler, pour que nous les corrigions l'an prochain. Merci.

Nées en 1921	Maria AUCLAIR Juliette BUCHET Renée RONDEL Yvonne VILLARD	La Place <i>Le Bourg</i> <i>Le Bourg</i> La Place	<i>MA</i> <i>Chauffailles</i> <i>MA</i>
Né en 1922	Maurice BARRIQUAND	Montbernier	
Nées en 1924	Germaine BERTHIER Marie-Rose CHEVRETON Germaine COLLONGE	L'Orme La Place Cadolon	
Née en 1925	Marie LACÔTE	Montbernier	<i>Chauffailles</i>
Née en 1926	Marie-Laure CHASSIGNOLLE	Cadolon	
Nés en 1927	Jeanne BERTHIER Gisèle MATHERON Maurice VOUILLON	La Roche Les Génillons <i>L'Orme</i>	<i>Chauffailles</i>
Nés en 1929	Jeannine DEQUATRE Augustin GRAPELOUP	La Charmaillerie Bonfond	
Nés en 1930	Simone ALLOIN Madeleine BARRIQUAND Germaine DÉCHAVANNE Jean LARUELLE Marie-Louise LAURENT Hélène NEVERS Marcelle PERRIN Germaine SAMBARDIER	<i>La Bourgogne</i> Montbernier <i>La Place</i> Montbernier Charmaillerie <i>Cadolon</i> Cadolon La Croix du Lièvre	<i>Charlieu</i> <i>Chauffailles</i> <i>Charlieu</i> <i>Briennon</i>
Nés en 1931	Maurice ACCARY René DANTON Zahara ASKI	Le Foron Cadolon Le Perret	
Nées en 1932	Geneviève CROZET Marie-Antoinette DEMONT Odette GRAPELOUP	Cadolon Les Génillons La Place	<i>Chauffailles</i>
Né en 1932	Urbain PANAFIEU	Les Remparts	
Nés en 1933	André BUCHET Claude CHAMBONNIER	La Place Cadolon	

	Jeanne CHAMBONNIER Suzanne DANTON Raymonde DÉCHAVANNE Georgette FAYOLLE Henri VAGINAY	Cadolon Cadolon Montbernier Bois Gauthay Bois Gauthay	
Nés en 1934	Monique MATHERON Josette PANAFIEU Georges PIQUAND Albert PROVILLARD Simone VERMOREL	Les Genillons Les Remparts Montbernier Carthelier <i>Cadolon</i>	<i>Charlieu</i>
Nés en 1935	Jean VERNAY Simone RODRIGUES	Cadolon Cadolon	
Nés en 1936	Maurice BERTILLOT André BOURDON Josiane GONDARD Joseph LACÔTE Colette PIQUAND Jean POYET	Cadolon Le Perret La Grande Terre Le Bourg Montbernier Montbernier	<i>MA</i>
Nées en 1937	Josette CHAVANON Gabrielle PREHER Marie-France VERNAY	L'Orme Terre des Chambres Cadolon	
Nés en 1938	Jean BERTHILLOT Anne-Marie BUCHET Hubert SAUVAGE	Le Perret La Croix du Lièvre Les Pins	
Nés en 1939	Nicole BERTHILLOT	Le Perret	
	Roland CHAVANON Marc CROC René GONDARD Madeleine LACÔTE Marie-Josèphe MOINE Robert POIZAT	L'Orme Cadolon <i>La Grande Terre</i> Le Bourg Cadolon Carthelier	St-Nizier-s-Charlieu <i>MA</i>
Nés en 1940	Juliette HANESSE Daniel JOLY Gérard VALENTIN	L'Orme Cadolon La Croix-du-Lièvre	
Nés en 1941	Armando DIAZ Jeannine POIZAT Monique PROVILLARD Michel ROUX Jocelyne SAUVAGE	La Bourgogne Carthelier Carthelier La Raterie Les Pins	
Nés en 1942	Jeannine AUCLAIR Denise AUBERGER	La Serve Les Pins	
	André LACÔTE Bernadette LACÔTE Jean LAUTREY Gisèle PUIPIER Mickael RICH	La Place <i>MA</i> La Bourgogne Le Foron La Place Cadolon	



Gisèle ROUX
Renée VALENTIN

La Raterie
La Croix du Lièvre

On peut ajouter à cette liste des personnes depuis longtemps en résidence secondaire à Coublanc, parfois inscrites sur les listes électorales, ou répertoriées par nos listes précédentes, ou qui écrivent dans notre revue ou encore qui ont des attaches à Coublanc. Nous en retrouvons chaque année. Si vous connaissez d'autres personnes dans leur cas, ayez la gentillesse de nous le faire savoir...



Né en 1921	Félix VAGINAY	<i>L'Orme et Tassin</i>
Né en 1925	Célestine BARRIQUAND-DINET	<i>La Place et Charlieu</i>
Nées en 1928	Claude BELLON Renée BERTHIER-LAPLANCHE	<i>Le Moulin de l'Orme et Lyon</i> <i>La Favrie et Fontenay-sous-Bois</i>
Né en 1929	Roger FOUILLAND Cécile VAGINAY-DRUÈRE	<i>Le Foron et Roanne</i> <i>L'Orme et Tassin</i>
Né en 1932	Jean GAVET	<i>Le Bois Gauthay et Roanne</i>
Nés en 1933	Gaston BENHAMOU Jean-Claude DUCLAY Geneviève LACÔTE	<i>Les Épalis et Aubervilliers</i> <i>L'Orme et ?</i> <i>Cadolon et Roanne</i>
Née en 1938	Yvonne MERCIER	<i>La Serve et Saint-Igny-de-Roche</i>
Nés en 1940	Gérard LÉVY Marie-Fr. MAGNARD-MASSON	<i>Foron</i> <i>Les Remparts</i>
Né en 1941	René MARTELIN	<i>Saint-Igny-de-Roche</i>
Né en 1942	Baby BÉNAS Nicole LÉVY Marie-Noëlle PONCET Marie-Jo VACHET	<i>La Serve et Charlieu</i> <i>Foron</i> <i>Montbernier et Lyon</i> <i>L'Orme et Hyères</i>

Le Comité du Noël des Anciens est composé de Cécile Bailly, Bernard Berthier (président et rédacteur de la revue *En ce Temps-là*), Daniel Crozet (trésorier), Danielle Berthier-Duperron, Marie-Christine Lachat et Georgette Vouillon.
Nos subsides proviennent pour une part de dons faits par les anciens eux-mêmes lors de la distribution du colis ; mais pour l'essentiel du CCAS de Coublanc, donc de la commune. Nous avons aussi reçu des contributions volontaires pour encourager le colis et la revue *En ce Temps-là*. Merci à tous !

Points de vente des numéros 2017 et 2018

- Café-épicerie de Coublanc : Paulette Lallemand et Didier Desrumaux
- Boucherie de Chauffailles : Brigitte et Bruno Chevreton et leurs successeurs
- Bar - restaurant de Tancon : M. et Mme Riss
- Garage de Maizilly : Ginette et Philippe Desmurs
- Épicerie de Saint-Igny : Pierre Zeimetz
- Épicerie de Mars : Louis-Frédéric Blanchardon
- Épicerie d'Écoche : Mme Bernardin
- Maison de la presse à Charlieu : Étienne Hertzog
- *Art scénique et vieilles dentelles*, à Charlieu : Patricia et Nadège Demont

Nouveaux distributeurs (2018)

- Diététique Santé à Chauffailles : Mme Magali Cattillon
- Carrefour Market, à Chauffailles
- Tabac-Presse « Le P'tit Denis » à Saint-Denis-de-Cabanne : M. René Bohrer

**Un grand merci
à tous ces diffuseurs bénévoles !**

On s'en souviendra en images - 2017



* Ce numéro 23 a été conçu et composé par Bernard Berthier et le Comité du Noël des Anciens de Coublanc, avec l'aide, pour la relecture, la recherche et la fourniture de documents, de photos anciennes et de souvenirs, de Marie-France Jacotey, secrétaire de la mairie de Coublanc, Danielle Berthier-Duperron, Marie-Christine Lachat, Daniel Crozet, Geneviève Le Hir, Françoise Berthelmer, Régis Déal, Claude Franckart et Coublanc-71, Marie-Claude Forest, Marie-Claude Mercier, Christine Delille, Serge Grobot, Mickael Rich, Hélène et René Martelin, Auguste et Claudette Berthier, Bernadette Brigaud, Marcelle Perrin, Marinette Demont, Marie-Jo Vachet, Paul Joasson, Chantal et Bernard Dumaitre, Bernard Fouilland, Bernard Guiffault, Jean-Philippe Grillet, Roland Chavanon, Anne-Marie Déal, Roland Gaillard, la famille Dubuy-Duray, Philippe Munier, Susanne Foglar, Nadège Demont, Alain Crozet, François Millord, Lionel Simond avec les élèves du CM, Nadège Demont, et beaucoup d'autres. Photo du vitrail par Mélanie Berthier. Dessins de Une et de 4° de couverture par Patricia Demont-Solé.
*
* Aux uns et aux autres nos remerciements.
*

Mon oncle Gaston

par *Bernard Fouilland*



Gaston Déverchère était né le 17 avril 1923 à la Place, hameau de Coublanc ; il était le fils d'Eugène Déverchère et de Maria Grapeloup, gérants de la succursale du « Casino ». Dans cette maison, aujourd'hui Frankart/Marain, ont vécu autrefois les parents et les grands-parents de Gaston, dont François Déver-

chère, dit Francis, qui était cordonnier. Il y a sur une pierre de la maison une bottine en bas-relief. Son fils Eugène Déverchère (1886-1940) avait plusieurs cordes à son arc...

La maison de la Place était ainsi distribuée, par rapport à la route : à gauche, la grange ; au centre le magasin « Casino » ; à droite la partie d'habitation, avec le salon à l'angle nord-est.



Les sœurs de Gaston

Gaston avait trois sœurs, Fernande, ma mère, née en 1919, mariée à Aimé Fouilland (1918-2004) de la Charmaillerie ; Paule ou Paulette, née en 1922, mariée sur le tard, à 45 ans, à Joannès Chambon, un divorcé. Ils s'étaient connus à Roanne, au café tout proche de la prison : Joannès était le directeur de l'établissement pénitentiaire, aujourd'hui détruit (puis reconstruit dans le quartier de Mâtel en 2009), et il fréquentait le café où Paule travaillait.

Ils ont occupé, les week-ends, une partie de la maison familiale à La Place, l'autre partie, celle de l'ancien Casino, étant le logement habituel de l'oncle Gaston. Fernande et Paule ont été élèves chez les sœurs de Mars. La troisième sœur, plus jeune que Gaston, Armande, née en 1926, épousa Maurice Troncy, cultivateur à « La Roche ».

Gaston, après l'école communale à Coublanc, fut mis en apprentissage chez un boucher de Chauffailles. Cela ne dura pas longtemps, car il ne pouvait pas supporter les cris des jeunes animaux abattus sur place, surtout ceux des agneaux et des chevreaux. Il dut travailler quelque temps à l'usine de soierie de la Place. Puis vint la guerre de 39-45. Requis S.T.O., il « prit le maquis » et partit se réfugier dans une ferme qui l'employa à Noailly (Loire). À son retour en 1945, il travaille chez Lacroix-Montchanin, où il collabore à la fabrication de la fameuse limonade « La Régionale », délicieuse boisson livrée dans tous les restaurants et bistrotts de la région. Il nous rappelait qu'il lui fallait travailler avec les guêpes attirées par le sirop. Ce n'était pas trop gênant, il suffisait de ne pas s'en occuper !



Chez les Monchanin. Gaston jeune à droite

Les malheurs de Gaston

Vers les années 1960-1965, sa santé se dégradait : il souffrait, disait-il, de l'estomac et ne pouvait plus rien manger. Mais c'est la tête qui n'allait pas bien. Mes parents habitaient Cours à l'époque. Mon père, Aimé Fouilland, était couvreur chez mon oncle Paul Mazille, spécialisé dans les toits d'ardoises. Les Mazille avaient fourni cinq générations de couvreurs dans le village de Tancon puis à Cours. Mes parents, donc, accueillirent Gaston chez eux à Cours ; à ce moment-là il ne supportait plus que le bouillon de poireau, sans sel et sans beurre, et cela ne dura pas très longtemps... Il fut alors hospitalisé à Lyon, à Grange-Blanche, où après quelques traitements de choc (des électro-chocs), il s'enfuit de l'hôpital en taxi et en pyjama pour rejoindre Coublanc. Arrivé à la Place, les voisins Dessertine, pour le dépanner, lui payèrent la note du taxi... Il me souvient qu'il est sorti de cette mauvaise passe en mangeant un camembert entier... Il a remonté la pente progressivement, tout seul.

Parmi ses malheurs, il y eut un autre en 1974. Descendant de la Place aux Remparts en vélo, il fut la cause d'un accident dont fut victime son ami Joannès Druère, de la Masoierie, de dix ans son cadet,



*La classe 43 : Philibert Auclerc (seul survivant aujourd'hui), Jean Auclerc, Jean Berthier, Gaston Déverchère
Suzanne Basseuil, Jeanne Chavanon, Élise Montbernier, Paule Accary (récemment décédée).*

qui décéda d'une fracture du rocher après avoir chuté sur une pierre au passage de Gaston.

Il possédait les deux parcelles de pré, l'une derrière la maison et la seconde de l'autre côté de la route, à côté de l'étang qui existait alors dans le triangle de la Place, et puis son jardin, où il cultivait ses légumes ; il y avait aussi de très belles plantes fleuries qu'il aimait à partager autour de lui.

Il se lança alors dans l'élevage intensif de lapins, qu'il vendait aux habitants du coin et sur les marchés, et avec sa moto il montait jusqu'à Cours le samedi matin. Je me souviens qu'il m'avait emmené une fois en moto voir les gorges de la Loire. Ensuite, il a eu une mobylette. Il nous racontait que ses lapins lui rapportaient plus que les quelques cochons qu'il avait aussi élevés et qui lui causèrent quelques ennuis avec le voisinage, à cause des odeurs !... Il avait de beaux spécimens de lapins de belle taille, notamment des « Blancs Papillon » et des « Géants des Flandres », qu'il présentait dans les concours avicoles, section lapins !

Un équilibre retrouvé

Il tuait et préparait les lapins qu'il vendait pour les cuisiner, et j'ai assisté plusieurs fois à cette opération, et je crois me souvenir qu'il ne lui fallait pas plus de cinq minutes pour tuer le lapin et pour le « dépiauter », prêt à cuire.

Il était toujours disponible pour donner un coup de main aux voisins pour les foins ou les moissons. Il n'était pas fils de paysan, mais il aimait la terre.

Il me souvient qu'un week-end, ma femme et moi étions invités avec Gaston chez mes parents aux Espaliers. Ma mère avait préparé un bon soufflé. L'oncle Gaston était invité, mais quand il arriva avec une heure de retard, le soufflé était retombé et Gaston se prit une bonne algarade par sa sœur.

Après avoir pris sa retraite agricole, il rendit de nombreux services auprès des veuves de Coublanc qui lui confiaient l'entretien de leur jardin potager.

Il se passionna alors pour le cheval et l'attelage et en fit profiter pleinement les gens des villages des en-



virons qui le sollicitaient pour les mariages et les fêtes de village où il adorait promener les enfants et les adultes, avec sa voiture à cheval. Sa passion des chevaux l'amenait souvent à épauler Maurice Crozet, le forgeron, maréchal-ferrant de Cadolon : il s'employait à tenir la jambe des chevaux pour le ferrage.

Il avait une mémoire phénoménale des dates de naissance de la plupart des habitants du canton et même au-delà ; j'exagère un peu, mais ne suis pas loin de la vérité. Il connaissait beaucoup d'individus et savait les liens de parenté mieux que quiconque. Il faut rappeler aussi qu'il avait été facteur remplaçant à Coublanc, ceci explique aussi cela. Mon frère Gilles m'a informé qu'il avait été aussi

garde-champêtre à Coublanc... Mais Henri Vagnay du Bois Gauthay m'a confirmé qu'il avait été nommé... à l'occasion d'une fête de la Place, où d'ailleurs une autre année il avait été élu maire du quartier [voir photo ci-dessus].



Gaston maire de la Place

Malade, il finit tristement à l'hôpital de Chauffailles en 1995, mais il voulut vivre ses derniers jours à la Place, où il mourut, âgé de 72 ans.

Bernard Fouilland (Sathonay Camp)

Ci-dessous, Pierre Bouchery et Maurice Barriquand conduits par Gaston et Câlina à la fête des classes de Coublanc en juillet 1992



Eugène Déverchère

1886-1940

d'après la fiche Geneanet conçue

par Bernard Fouilland

et d'après les recherches de Claude Franckart



Eugène, dit « Dzeurbli », est né le 15 mars 1886 à Coublanc, de François, dit Francis, Desverchères (1848-1926) et de Françoise Verchère (1848-1918). « Dzeurbli » est peut-être un sobriquet permettant d'identifier les différentes familles Déverchère de Coublanc. Claude Chevreton, questionné il y a quelques années, lui qui connaissait le patois mieux que beaucoup d'autres, n'avait pas su répondre... Sinon, peut-être une explication ou traduction : « yeux bleus », mais sans certitude. Eugène est le cinquième enfant, après un petit garçon qui ne vivra guère (Claude-Rémy, 1871-1875) et trois sœurs : Julie (1874-1950, épouse de Louis-Julien Buchet, aubergiste), Mathilde-Marie, (1876-1951, institutrice adjointe à Coublanc, épouse de Jean-Marie Pluchery, tonnelier) et Constance (1879-1961, épouse de Victor Thévenet, menuisier).

Il a les cheveux et les sourcils châains, les yeux bleu clair, « Dzeurbli », le nez aquilin. Dans sa jeunesse, il souffre d'une endocardite chronique. En 1910, il quitte Coublanc, pour travailler dans le Beaujolais, ce qui n'empêche pas un mariage au pays.

En effet, il épouse, à Coublanc, le 15 novembre 1911, Maria-Emilia, dite Maria Grapeloup (1887-1949), couturière née à Tancon, domiciliée et résidant avec ses parents à Coublanc. Parmi les témoins du mariage, ses trois beaux-frères Victor Thévenet et Louis-Julien Buchet, de Coublanc, et Jean-Marie Pluchery, des Guerreaux (commune située au nord de Digoin).

Il va faire la guerre de 14-18, au 4^e Régiment du Génie. Il est évacué le 6 juillet 1916 à l'hôpital de Bruyères, dans les Vosges, pour « maladie impu-

table », une bronchite aiguë. Réintégré dans les armées de l'Est, il est intoxiqué par les gaz le 13 août 1918 et de nouveau évacué. Mais il restera sous les drapeaux encore quatre mois après l'armistice.

Eugène avait reçu une formation d'ébéniste chez son beau-frère de la Croix-du-Lièvre, Victor Thévenet. Mais c'est lui qui installa l'électricité dans de très nombreux foyers à Coublanc et aux environs. Il répare les postes radio et les vélos, et aussi les machines à coudre. Il eut avec le père Lacroix, limonadier, une des premières voitures « sans tcheva » et à l'occasion faisait le taxi. Je crois aussi qu'il était négociant en bois, courtier en assurances (CA Sociale) et représentant de commerce...

Il avait fait une partie de sa carrière à Condrieu (où il tenait déjà un Casino), puis était revenu dans la maison paternelle : en mars 1919, le couple habite place du Marché, à Condrieu, dans le département du Rhône, au sud de Vienne. Il retourne à Coublanc vers l'été 1922, au plus tard en février 1923.

Le couple a eu quatre enfants. Voir ci-dessus, page 28. Les deux aînées naissent à Condrieu. Gaston à Coublanc et Armande, signe des temps, à Charlieu : une maternité y a été créée.

Atteint d'une grave maladie, probable conséquence de ses blessures de guerre, Eugène dut aller se faire opérer à Villeurbanne dans une clinique qui n'existe plus, cours Tolstoï, où il décède le 11 mars 1940, à l'âge de 53 ans.

Eugène est inhumé à Coublanc dans la tombe 6/24 en compagnie de son épouse et de son fils Gaston, ainsi que de ses beaux-parents Benoît Grapeloup (1856-1937) et Victorine Desbas (1862-1947).

La canne de Francis Déverchère, cordonnier à Coublanc

avec les instruments de son métier gravés sur le bois



L'année 1918

par *Bernard Guiffault* (Roanne)

Au début de l'année 1918 la situation des Alliés est critique : Caporetto a été une débâcle italienne, la Russie est sortie de la guerre et si les États-Unis sont entrés aux côtés des Alliés, les troupes américaines ne monteront en ligne que fin avril 1918.

Partout les pénuries et la lassitude provoquent le mécontentement des populations et les grèves se multiplient en Allemagne comme en France. Devant la sous-préfecture de Roanne la foule crie le 5 février 1918 : « À bas la guerre ! Du pain ! Rendez-nous nos hommes ! ».

Hindenburg et Ludendorff veulent vaincre avant l'arrivée des *Sammies*, et décident au début 1918 de frapper un grand coup à l'Ouest. Le 21 mars première offensive près de Saint-Quentin. Amiens est menacée. Foch obtient la coordination des Alliés sur le front occidental. Le 9 avril, deuxième coup de butoir à l'extrémité nord contre les armées belges et anglaises. Des combats acharnés sont livrés devant le Mont Kemmel en avril. La percée échoue. Le 27 mai les Allemands percent au sud en Champagne. Clémenceau, le *Tigre*, fait face aux critiques. Au Parlement, il conclut : « Il reste aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts ! »...

Ludendorff tente une dernière épreuve en Champagne : la *Friedensturm*, « offensive de la paix » du 15 juillet 1918. Prévenu du lieu et de la date de l'opération grâce à la capture d'un prisonnier, Pétaïn stoppe les Allemands sur les deuxièmes lignes préparées à l'avance. La contre-offensive soigneusement préparée, et soutenue par les chars et l'aviation, oblige les Allemands à un repli général le 8 août 1918, « un jour de deuil pour l'armée allemande » (Ludendorff). Phénomène nouveau de milliers d'Allemands se rendent presque sans combattre. C'est un tournant de la guerre.

Au même moment des offensives alliées se déclenchent sur les fronts secondaires : en Palestine, Mésopotamie, Italie, et dans les Balkans. Ainsi la bataille de Dobro Polje en septembre 1918 en Macédoine permet aux troupes françaises et serbes de percer et de couper l'armée bulgare en deux.

Enfin l'armistice du 11 novembre 1918 !

Les soldats ne sont pas pour autant libérés. Pour faire pression sur l'Allemagne lors des négociations de paix, il faudra attendre le printemps 1921 pour que la totalité des cinq millions de combattants français soit démobilisée.

La grippe espagnole éclate l'été 1918 au milieu d'un épuisement général à l'arrière comme au front. Les soldats gazés sont particulièrement vulnérables au pneumocoque. Elle fit en France de 1918 à 1919 environ 200 000 victimes.

Un siècle après... Les poilus de Coublanc morts en 1918

Comme d'habitude, ce travail aurait été beaucoup plus difficile sans les recherches préalables de Claude Franckart. Remerciements aussi à Roland Gaillard, Bernard Fouilland, Hugues Menuault, Roland Chavanon, Philippe Dubuy, Jean-Philippe Grillet...

Comme d'habitude aussi, malgré nos efforts, il y a certainement des oublis dans les généalogies, des incertitudes dans les parcours des régiments ou des compagnies.

Je souligne les noms des MPLF inscrits au monument de Coublanc.

Étant donné que j'ai dû élaguer pour ne pas remplir la revue excessivement, une version numérique plus complète peut être obtenue en m'écrivant. B.B.

1. Stéphane-Joseph Deville

MPLF. Monument virtuel de Paris. Matricule 1057 (Mâcon).

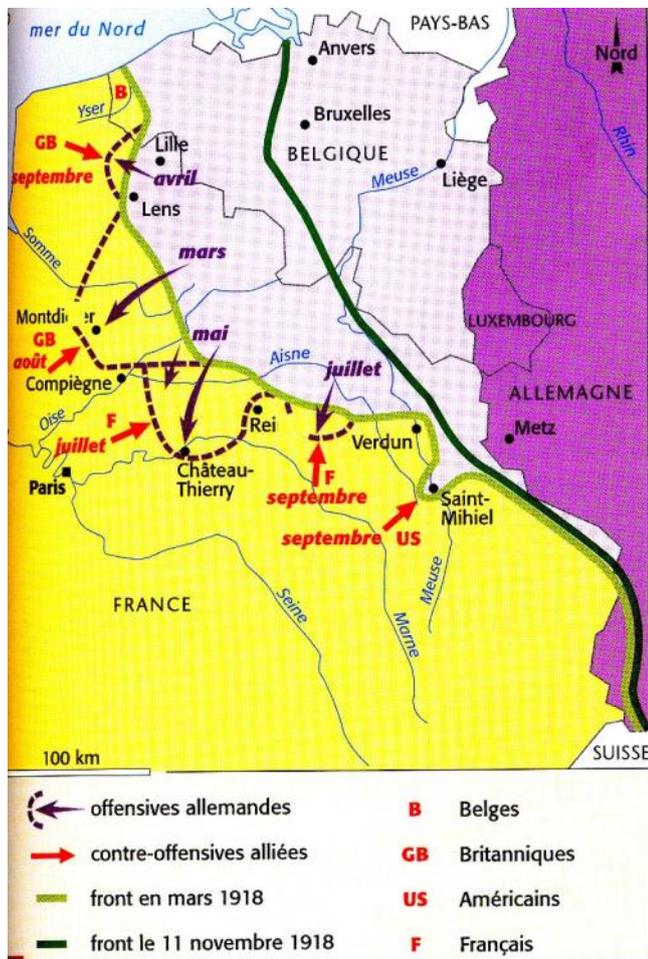
Son nom ne figure pas sur le monument de Coublanc, mais il est inscrit sur le registre des morts pour la France dans la mairie du 5^e arrondissement, place du Panthéon à Paris ! Pourtant **Stéphane** est bien Coublandi de naissance. Né le samedi 11/05/1878 à la Raterie, il est le cinquième fils de Joseph Deville (1831-1891), menuisier, et d'Antoinette-Marie Touzet (née à Mars en 1837), ouvrière en soie. Quatre garçons le précèdent : (1) Claudius (1861) ; (2) Jean (1862-1919), époux de Benoîte Rebet ; (3) Antoine-Félix, dit Félix (1867), époux d'Adrienne Lacroix de Saint-Igny, menuisier et charliendin, qui ne fera que quinze jours de guerre en janvier 1915, comme infirmier ; (4) Jean-Victor, né et mort en 1874.

La famille habite à la Raterie. En 1876, le père a pris un apprenti, François Vadon. Stéphane deviendra à son tour menuisier. Au moment de son recrutement, Stéphane est orphelin de père et de mère.

À cette époque, il a les cheveux et sourcils châtons, les yeux gris bleu, un front ordinaire, une bouche et un nez moyens, un menton rond, un visage ovale, 172 cm de taille. Instruction de niveau 3. Le conseil de révision l'envoie dans le service auxiliaire à cause d'une déformation du thorax.

Le 03/02/1906, à Jarnosse (Loire), il épouse Clotilde Fournel, fille de tisseur et de couturière. En 1908, le couple habite au Coteau ; en 1914, 13 rue Linné, à Paris [...].

En 1914, Stéphane est classé « service armé » par la commission de réforme de Vincennes du 21/12/14. Il arrive au 11^e Régiment du Génie, à Épinal, le 18/03/15. Stéphane appartient à une compagnie de sapeurs-mineurs. Il passe au 1^{er} Régiment du Génie le 23/12/15. Basé à Satory, ce régiment va opérer à



Vauquois, [...]. À une date non précisée, Stéphane est blessé à la main par un éclat d'obus. Puis, le 01/04/18, il passe au 21^e RG. À la suite d'une intoxication par les gaz, le 13/05/18, à Mont-sans-Nom (entre Reims et Suippes), il décède une vingtaine de kilomètres plus au sud, le jour même selon la fiche MPLF, ou le 18/05/18 selon la fiche matricule, dans l'ambulance 16/4, SP 38, à Bouy, dans la Marne. Avis officiel du 28/05/18. Il a 40 ans.

Le 21^e RG paie un secours immédiat de 150 F à sa veuve, qui mourra 62 ans plus tard, le 25/11/80 à Tassin-La-Demi-Lune.

L'acte de décès de Stéphane est transcrit le 17 mai 1919 à Paris 5^e.

Il est enseveli dans la tombe 1098 de la Nécropole nationale de Jonchery-sur-Suippe (Marne).

Autour du Mont Kemmel...

2. Pierre-Marie-Joseph Millet

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 830 (Mâcon)

Victor Millet (Chauffailles, 1844 - Coublanc, 1917), cordonnier de son métier, et Benoîte-Pélagie Monchanin (Coublanc, 1853-1942), son épouse, ouvrière en soie, habitant l'Orme, ont eu plusieurs enfants :

(1) Pierre (1879-1967, marié en 1906 avec Émilie-Antoinette Chassain. Un aventurier : il est à Belley à 20 ans, où il est ouvrier en soie, mais il a vécu ensuite à Feurs, à Roanne, au Coteau, à Nice où il a travaillé

au garage Panhard, a voyagé trois mois en Espagne avant la déclaration de guerre, qu'il a faite le plus souvent au train des équipages (autos) ; (2) Marie, née le 3 mai 1881, mariée à Coublanc avec Jean-Marie Aury en 1909 ; (3) Marie-Antonie dite Maria (1886-1957), mariée en novembre 1908 avec Antoine-Joseph Buchet, meunier, lui aussi poilu ; (4) et enfin notre MPLF, Pierre-Marie-Joseph Millet, dit **Joseph**, né le 23/04/1894 à l'Orme.

Au moment du recrutement (Joseph a 20 ans en 1914, pas de chance !), il habite Colombes, canton de Courbevoie, dans le département de la Seine à cette époque. Le tableau de recensement du maire de la Garenne-Colombes signale qu'il habite au 5 rue des Bois de Colombes, qu'il est soutien de famille, qu'il sait nager et faire du vélo, et qu'il est comptable de profession, ce qui contredit d'autres documents qui le disent chauffeur d'automobile et « ouvrier d'industrie ». Il mesure 168 cm. Cheveux brun, front large et vertical, nez rectiligne, visage plein. Niveau d'instruction 3. Mais il est recruté à Mâcon, qui avise la Seine. Sa fiche matricule le décrit un peu différemment [...]. Nous ignorons son niveau d'instruction.

Arrivé au corps le 05/09/14, il est transféré le 01/10/14 au 149^e RI basé à Épinal. Il se bat en Alsace en 1914 et en Artois en 1915. Il est blessé au bras le 15/05/15, au combat de Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais). Puis c'est Verdun et la Somme. Le 19/10/16, Joseph passe au 35^e RI, 9^e compagnie, un régiment de Belfort. Pendant une de ses permissions, son père, Victor Millet, meurt à l'Orme, le 03/04/17.

Joseph retourne au front pour la 2^e bataille de l'Aisne et à Verdun (2^e offensive allemande). En 1918, son régiment est dans l'Oise ; début mai, cantonnement dans le Pas-de-Calais ; puis l'unité pénètre en Belgique et va relever des Anglais du côté de Poperinge. Le sol étant très humide, dès que l'on creuse à plus d'un mètre, la tranchée se remplit d'eau. Les Allemands occupent une position dominante, le Mont Kemmel (141 m). « Par des tirs incessants d'obus spéciaux, l'ennemi entretient des nappes de gaz sur une partie du secteur, et, malgré le port prolongé du masque, les hommes s'intoxiquent lentement. [...] Une action importante est décidée pour le 20. » Nouvelle boucherie. « Les jours suivants, l'ennemi ne tente aucune réaction en dehors de bombardements violents par obus toxiques ; toutefois ses tirs nous causent des pertes sévères. » En effet, parmi les 95 morts du régiment entre le 16 et le 28 mai, Joseph meurt pour la France le 21, à l'étang de Dickebusch (Belgique), entre le Mont Kemmel et Ypres, à 23 h 15, « tué à l'ennemi », à l'âge de 24 ans.

Croix de guerre avec étoile de bronze, médaille militaire à titre posthume, le 17/10/21 : « Brave soldat d'une belle conduite au feu, a été mortellement frappé le 21/05/18 en Belgique en faisant vaillamment son devoir. »

L'acte est transcrit le 28/08/1918 sur le registre des décès de Coublanc, puisqu'il n'est pas marié ailleurs et que sa mère, veuve, y habite maintenant toute seule, tisseuse.

Exhumé de sa fosse provisoire, Joseph est inhumé au cimetière de Coublanc en 1922.

3. Claudius Boyer

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 1034 (Mâcon)

Claudius est le fils d'Antoine-Marie (Mussy, 1852 – Coublanc, 1901), maçon, et de Claudine-Marie Jomain (Coublanc, 1858-1934). Le couple, qui habite Carthelier depuis son mariage en 1877, a été prolifique : sept enfants sont nés avant notre MPLF.

(1) Claudine-Marie-Philomène (1878-1975), décédée à Saint-Nizier-sous-Charlieu. (2) Jean-Pierre (1881-1950), décédé aussi à Saint-Nizier-sous-Charlieu. Tisseur à Cours avant guerre, poilu prisonnier en Allemagne durant 3 ans et demi, puis manœuvre à Roanne. (3) Charles 1885-1886), décédé à Montagny, où la famille est venue s'installer au hameau du Pommier. (4) Stéphane, né et mort en 1887. (5) Joseph (1888-1986) a lui aussi été poilu, souvent hospitalisé. Il épouse Marie-Madeleine Dartavel à Davayé (71) en 1920. Il vivra ensuite à Charlieu, à Riorges (il travaille comme gareur), puis en Corrèze. Mort à Mâcon à 98 ans. (6) Marie-Louise (Montagny, 1890 ; décédée à Saint-Nizier). (7) Antoine, né en 1890 à Montagny.

Mais c'est bien à Carthelier, où ses parents sont revenus depuis au moins un an, que **Claudius** naît, huitième enfant, le 19/12/1897, à 3 h du matin.

Il a 18 ans au début de la guerre. Au conseil de révision de Chauffailles, sa « faiblesse » l'empêche d'être enrôlé en 1915, mais il est jugé bon pour le service en mai 1916. Il est incorporé à compter du 11/08/16 au 133^e RI, caserné dans l'Ain, à Belley. C'est un garçon d'1 m 60, cheveux châtain, yeux marron, front moyen, nez rectiligne, visage ordinaire. Son niveau d'instruction est faible (2).

Il participe à la bataille de la Somme. Le 15/02/17, il passe au 23^e RI, 11^e compagnie. C'est le régiment de Bourg-en-Bresse. Il se bat au Chemin des Dames, puis dans l'Aisne. Le 2^e classe Boyer mérite des décorations : croix de guerre avec étoile de bronze, cité à l'ordre du régiment le 21/09/1917 : « Volontaire depuis le début de la formation du groupe franc, s'est distingué par son courage et son énergie dans les différents coups de main auxquels il a pris part. » Cité à l'ordre du régiment le 23/01/1918 : [...] Le 22/01/1918, étant en position d'attente, ont été attaqués par un important parti ennemi, entourés de toutes parts, ont réussi à repousser l'attaque, à tuer plusieurs boches et à ramener dans nos lignes un prisonnier sans perdre un seul homme... » En avril 18, c'est la bataille de la Lys, à la frontière franco-belge. Le JMO note pour le 19-20 mai : « Activité intense des deux artilleries. [...] Action d'infanterie de la Division dans la matinée du 20 mai. Notre première ligne et la compagnie de réserve sont bombardées à plusieurs reprises. Plusieurs tirs d'obus toxiques vers les premières lignes, le mont Rouge et le mont Vidaigne. Pertes : 5 blessés, 32 intoxiqués. Notre Coubland est parmi eux, blessé au crâne par un éclat d'obus, et il décède des suites de cette plaie deux jours plus tard, le 22/05/1918, à 22 h 45, à l'hôpital temporaire 34 bis sp 238, à Zuydcoote (Nord). L'acte de décès sera transcrit

à Coublanc relativement rapidement, le 08/12/1918.

Claudius repose dans la tombe 71 du carré 1 de la Nécropole nationale de Zuydcoote (Nord).

4. Gilbert Buisson

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 304 (Mâcon)

Gilbert est le troisième enfant, et le seul garçon, de Claude-Marie Buisson, cultivateur (Belmont, 1859 – Coublanc, 1940) et de son épouse Marguerite Copier (Coublanc, 1859-1953), tisseuse. Leur mariage a eu lieu le 21/02/1889 à Belmont, mais c'est à Coublanc, aux Épaliers, qu'ils s'installent. Naissent successivement (1) Claudine-Marie (1890-1960). (2) Jeanne-Maria, née en 1894. Elle épousera le 10/02/1920 Jean-Marie-Clément Jeune, employé de chemin de fer né à Montagny. (3) Notre MPLF Gilbert. (4) Élise, née en 1897, couturière, future épouse en 1929 de Jean-Marie Farizy cultivateur né à Saint-Igny). (5) Eugénie-Mélanie, (Coublanc, 1902-1965), épouse en 1946 de François Perche, cultivateur à Montagny (Coublanc, tombe 6/10).

Gilbert est donc né aux Épaliers (Coublanc) le 16/05/1895 à 8 h 30 du soir. En 1911, Gilbert est recensé comme ouvrier agricole pour son père. Seul garçon, il aurait succédé à son père comme cultivateur. Mais la guerre l'éloignera des Épaliers avant ses vingt ans.

Cependant, lors du conseil de révision de 1914, il semble ajourné avec la mention « sommet droit », ce qui signifie un problème pulmonaire – la tuberculose... Cela ne l'empêche pas d'être jugé bon pour le service en juin 1915 – il a 20 ans. Il a les cheveux blonds foncés, les yeux gris bleu, le front moyen, le nez rectiligne, le visage long, sa taille est de 166 cm et il possède le niveau d'instruction 3.

Il est incorporé au 15^e Bataillon de chasseurs, 4^e compagnie, le 09/09/15. Chose assez rare, il restera dans le même corps jusqu'à sa mort, pendant ses 31 mois de guerre. Quand Gilbert y arrive, les chasseurs se battent sur le terrible Hartmannswillerkopf – où les présidents allemand et français viennent, le 10 novembre 2017, d'inaugurer un « historial ». En 1916, l'unité passe de l'Alsace à la Somme où, le 24/10/1916, Gilbert est blessé superficiellement à la main droite par un éclat d'obus devant Sailly, puis participe aux Chemin des Dames en 1917. De novembre 17 à avril 18, les chasseurs sont en Italie du nord. Il y méritera la décoration italienne nommée « médaille italienne des fatigues de guerre ». Les chasseurs reviennent dans le nord de la France en mai et en juin.

Les opérations se déroulent alors dans les mêmes parages que pour nos MPLF précédents. Le JMO du lundi 3 juin rapporte : « Durant toute la journée un certain calme règne dans notre secteur au milieu des agitations voisines. Toute notre 1^{re} ligne reçoit quantité de torpilles de tous calibres ; l'artillerie allemande s'en mêle aussi [...]. L'aviation est moins active de part et d'autre. Comme travail de nuit, pose de réseaux autour de mitrailleuses et approfondissement de la position. » Dans le bilan de ce jour, deux chasseurs sont tués,

dont notre Gilbert Buisson, « tué à l'ennemi » par une balle allemande à 22 h, à l'étang de Dickebusch (Belgique) à l'âge de 23 ans. Avis officiel de décès le 18/06/1918. Croix de guerre avec étoile de bronze.

L'acte officiel de décès est transcrit sur le registre des décès de Coublanc le 22/09/1918 par Benoît Millet.

Le corps de Gilbert repose dans la tombe 6/10 de Coublanc, avec ses parents, qui lui ont survécu dans la maison des Épaliers.

L'Aisne et en Champagne

5. Joseph Dubuy

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 400 (Mâcon)

Dubuy. Un nom célèbre dans notre revue, qui a souvent parlé de Jules Dubuy, né en 1887, missionnaire en Papouasie depuis 1913. Ce dernier, à cause de la distance, a été dispensé de venir se battre en France, mais il a dû cependant aller se faire recenser à l'ambassade de France à Sydney. Son père était Jean-Antoine, né en 1832 à Coublanc. Cultivateur au Bois Gauthay, il avait épousé sur le tard, à Coublanc, en 1885, Marie Duperron, ouvrière en soie, née à Mars en 1852.

Ils auront trois autres enfants, Joseph-Marie, dit Marius, né en 1888, dont notre revue a parlé l'an dernier (page 44) à propos du décès de son fils Charles. Marius, lui aussi, a fait la guerre de 14, et en est revenu en mauvais état, cause probable de son suicide en 1936. D'une certaine manière, il devrait figurer dans cette liste des MPLF de Coublanc. Puis vient Claudia Coublanc, 1893 – Saint-Just-Saint-Rambert, 1976).

Mais l'aîné est **Joseph**, né le 14/12/1885 au Bois-Gauthay à 5 h du matin. À 21 ans, en 1906, à l'occasion du conseil de révision, on le décrit ainsi : cheveux et sourcils blonds, yeux gris, front découvert, menton rond, visage ovale avec une cicatrice à la joue droite. Il est grand : 175 cm. Son niveau d'instruction est le 3, mais, chose originale, on le présente comme « étudiant en médecine ». Écrit en gros : « Bon pour le service ».

Il est incorporé au 134^e RI (Mâcon) à partir du 07/10/1906. Du 27/08/11 au 19/09/11 il fait une première période d'instruction dans le 134^e RI, puis une deuxième du 23/05/13 au 03/03/13, cette fois au 99^e RI (de Vienne). Il mène une vie – sans doute d'étudiant – loin de Coublanc, résident à Paris à diverses adresses. Il reste célibataire.

Il est rappelé à l'activité le 03/08/14. Le 99^e RI se bat dans les Vosges. Joseph passe au 222^e RI (constitué à Bourgoin) le 04/08/15. Bataille de tranchées en Lorraine jusqu'en août 1916, puis Verdun dans l'automne et l'hiver. Le 26/10/16, il est blessé par éclat d'obus au côté gauche à La Laufée dans la tranchée de première ligne (NE de Verdun). En 1917, Troyon et bois des Caurières puis Ville-sur-Tourbe (Marne). Dubuy est nommé caporal le 05/04/17. Il est cité à l'ordre n°364 du 8 septembre : « gradé courageux et énergique,

ayant toujours fait preuve, dans des circonstances difficiles, depuis le début de la guerre, de sang-froid et de dévouement. » Il passe au 299^e RI le 23/12/17. Il participe à la seconde bataille de la Marne. À partir de là, en ce qui concerne ses derniers jours, les sources sont contradictoires. La fiche matricule écrit en interligne « disparu à Soissons le 29/05/18 », tout en poursuivant : « décédé le 7 juin 1918 au lazaret du camp 297 à Soltau, avis officieux du ministère de la guerre du 21/11/18 », ce qui implique qu'il aurait été fait prisonnier, puisque ce camp est en Allemagne, à 100 km de Hambourg.

En revanche, sa fiche MPLF, annotée au crayon (italiques), écrit qu'il a été tué à l'ennemi, *blessé par bombe d'avion*, et qu'il est mort le 7 juin au Lazaret 297 à Péronne (Somme).

Devant ce méli-mélo, le tribunal de Charolles, dans une session du 11/09/1920, fixe le décès, sans plus de précisions sauf qu'il aurait eu lieu à Soissons (Aisne), au jour de la disparition, c'est-à-dire le 29/05/18. L'acte est transcrit à Coublanc le 24/09/20.

Quoi qu'il en soit, notre Dubuy avait 32 ans. Croix de guerre, étoile de bronze.

L'armée paie immédiatement un secours de 150 F à sa maman veuve. Le Coublandi est inhumé dans la tombe 925 de la Nécropole nationale d'Hattencourt (Somme), au sud de Péronne.

6. André Lachassagne (et son frère Jacques)

Non MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 369 (Mâcon)

Au couple Lachassagne Louis et Benoîte, uni le 20/04/1877 à Chauffailles, habitant au hameau de la Croix à Coublanc, il ne restait, avant-guerre, que quatre garçons, et ces quatre ont été poilus.

Louis (Coublanc, 1850-1913) a travaillé à l'usine Forest-Deschamps. Son épouse, Benoîte Jolivet Chauffailles, 1852-Coublanc, 1923) fut patronne tisseuse à domicile. Le couple a eu, semble-t-il, cinq ou six enfants : (1) Joseph, tisseur (Coublanc, 1878-Roanne, 1948), marié en 1905 à Louise-Marie Desseigné de Saint-Igny, prisonnier en Allemagne au camp de Wetlar, dans la Hesse durant quatre ans. (2) Jacques, cultivateur (Coublanc, 1879-1914). Sa guerre fut très courte : rappelé le 6 août, il décède, à la Croix, chez sa mère veuve, le 17 septembre. Si bien qu'il n'est pas considéré comme poilu MPLF et que son nom ne figure pas sur notre monument. (3) Une fille s'est intercalée avant les futurs garçons. Célestine (1881-1902), tisseuse à 14 ans, morte à 20 ans... (4) Antoine (1884?). (5) **André**. (6) Enfin, Rémy, charron (Coublanc, 1887-Villefranche-sur-Saône, 1961). Il sert contre l'Allemagne, d'abord dans les dragons, puis dans les escadrons du train, durant près de 5 ans !

Notre poilu **André** est le troisième garçon. Il est né le dimanche 27/09/1885 à la Croix.

À 20 ans, il est boulanger. Il a les cheveux et les sourcils blonds, les yeux bleus, le front découvert, un nez moyen, une bouche moyenne, un menton rond dans

un visage ovale. Il mesure 165 cm. Son niveau d'instruction est le 3. Le conseil de révision de Chauffailles de 1906 le juge d'emblée « bon pour le service armé ». Il est incorporé pour deux ans à la 14^e section d'administration à compter du 06/10/1906.

Il réside dans le Rhône. En décembre 1908, il habite à Caluire ; en mars 1909, à Lyon, puis en décembre 1910, il est de retour, « boulanger chômeur », à la maison familiale de la Croix, où il retrouve ses parents, son frère Jacques resté agriculteur.

Cette année-là, il accomplit une 1^{re} période d'exercices dans la 8^e section de Commis et Ouvriers militaires d'Administration du 25/09 au 17/10.

Il est rappelé en août 14, dans ce corps qui le met à l'abri des combats. Mais très vite il est réformé n°2 pour « tuberculose pulmonaire sommet droit » par la commission de réforme d'Autun du 17/11/14, et le conseil de révision de Saône-et-Loire du 17/01/15 confirme cette décision. Un peu plus de trois mois de « campagne simple », c'est-à-dire à l'intérieur : on peut dire qu'il n'a pas réellement fait la guerre... Et peut-être est-ce pour cela qu'on ne lui trouve pas de fiche MPLF sur le site *Mémoire des Hommes* du Ministère des armées. Il a habité avec sa mère, l'aidant sans doute au tissage, et a dû mourir de la tuberculose (ou de la grippe espagnole), dans la maison de la Croix, le mercredi 26/06/1918 à l'âge de 32 ans. C'est un simple acte de décès qui est noté dans le registre de Coublanc le lendemain, par Benoît Millet. Cependant, André, sans doute grâce à l'influence de ses deux frères revenus de guerre, a son nom sur le monument aux morts de Coublanc. Au fond, c'est justice pour la famille Lachassagne et ses quatre garçons mobilisés.

7. Jules-Marius Puillet

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 836 (Mâcon)

Joseph Puillet (Coublanc, 1863), cultivateur, et son épouse Léonie Déal (Maizilly, 1867-Coublanc, 1940), mariés en février 1885 à Maizilly, habitant Charmaillerie, ont eu une pilée d'enfants dont presque la moitié ont très peu vécu....

(1) Marie-Francine (1885) ne vit pas, pas plus que (2) Claude-Marie (1886) ni que (3) Jean-Claude (1887-1888). (4) Philomène-Rosalie naît en 1888, et épouse Julien Belleville en 1912. Sur son sort, cf. *En ce Temps-là*, 2015, article « Poilus MPLF ». Elle se remariera avec Pierre-Marie-Claudius Basseuil (1889-1966) en 1917. Elle meurt en 1934. Tombe 2/62. (5) Maria née en 1890, ne vit pas. (6) Louis-Émile, poilu, qui fut garçon de café à Paris, a une existence assez courte, abrégée par la guerre (1891-1915) – cf. *En ce temps-là*, 2015, article « Poilus ». (7) Joanny-Joseph ne vit pas (1893). (8) Vient notre futur MPLF **Jules** (1894-1918). (9) Marie-Félicie a une existence plus longue (1896-1962). Elle épousera en 1917 Louis Berthelot (MPLF. Cf. *infra*) qui lui donnera un enfant, puis se remariera en 1920 avec Claude-Marie-Gabriel Desnoyer. (10) Hippolyte-Antonin ne vit pas (1898). (11) Claudia-Joséphine bat les records familiaux de longévité (1901-1986). Viennent enfin (12) Pierre-

Francisque (1903-1952), marié en 1926 avec Marie Fessy et (13) Adrienne-Julienne (1908-1982), mariée en 1926 avec Joanny-Joseph Galland.

Jules est né à la Charmaillerie le 21/09/1894 à midi. À la différence de son aîné Émile, il reste à la ferme. Son recrutement tombe en 1914... Sa fiche le décrit ainsi : cheveux blonds, yeux bleus, front moyen, nez rectiligne, visage rond. Taille de 165 cm. Niveau d'instruction... 0 ! Étonnant... La guerre a déjà commencé à son incorporation le 1^{er} septembre au 4^e Régiment d'Artillerie de campagne. Le 30/09/14, il passe 86^e RI, régiment du Puy décimé à la bataille de la Mortagne, puis le 09/02/15 au 146^e RI (cantoné principalement à Toul). Il est blessé aux reins, par éclat d'obus, le 08/04/16, à Verdun. Il est cité avec ses camarades à l'ordre du régiment le 08/02/17 : « Ont fait preuve du plus grand courage dans leur service de guetteur en restant à leur poste pendant tout le bombardement extrêmement violent du 06/02/17. » Il reçoit la croix de guerre. Le 23/05/17, il est en permission à Coublanc, un des témoins du mariage de sa sœur Marie-Félicie avec le poilu Louis Berthelot [Voir ci-dessous].

À une date inconnue, Puillet passe au 346^e RI, régiment de réserve du 146^e. En juillet, le régiment se bat à une quinzaine de km à l'est de Château-Thierry (Aisne). Le 16, « à 3 h 45, les 5^e et 6^e bataillons attaquent l'ennemi, qui dispose de nombreuses mitrailleuses sous bois et de canons de petit calibre qui rendent très difficile l'action des trois sections de chars d'assaut qui appuient l'attaque du régiment. [Des objectifs sont cependant atteints]. Les pertes sont sérieuses, et trois chars d'assaut sont définitivement détruits. Deux tentatives de contre-attaque ennemie sont repoussées. L'ennemi tient toujours le bois de Condé. [...] La liaison est établie à gauche avec les troupes américaines qui tiennent Connigis. » Parmi les cinq morts recensés dans la 23^e Cie figure notre Puillet, « tué à l'ennemi » le mardi 16/07/18 à 8 h (du matin ou du soir ?) au bois de Condé devant la ferme des Étangs (Connigis, Aisne).

L'acte militaire de décès est transcrit à Coublanc le 15/11/1918.

Notre poilu est inhumé à Château-Thierry (Aisne), à la Nécropole nationale des Chesnaux, tombe 858. Il aura vécu presque 24 ans, célibataire.

8. Jean-Pierre Auclerc

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 389 (Mâcon)

Notre MPLF est comme le précédent issu d'une famille très nombreuse. Jean-Marie-Étienne Auclerc (1841-29/08/1915), cultivateur, propriétaire à la Raterie, maire de Coublanc de 1887 à 1896, s'est marié deux fois. Avec sa première épouse, Rose-Marie Déverchère, il a eu sept enfants, dont deux seulement ont vécu. Voir *En ce Temps-là*, 2016, pages 20-21.

Veuf, il se remarie en 1882 avec Jeanne-Marie Trouillet (1854-28/01/1919). Le nouveau couple aura huit enfants : (1) Jean-Marie (1883-1916), MPFL, marié en 1911 avec Julienne-Victorine Chervier de l'Orme (1885-1966), grand-père d'André Buchet ; (2) Claude-



Marie, né en 1884, marié en 1920 avec Claudia-Marie Boyer, décédé en 1959, grand-père de René Auclerc ; (3) **Jean-Pierre**, né en 1885 ; (4) Benoîte-Marie, née en 1887, mariée à Coublanc le 27/09/10 avec Philibert Grosdenis, de Perreux ; (5) Joséphine-Victorine, née en 1889, mariée en 1920 avec Jean-Prosper Chervier (1890-1958),

décédée en 1968 (tombe 6/14), mère de feu Juliette Vouillon ; (6) Pierre-Joseph (1890-1890) ; (7) Antoine-Joseph, né en 1891, marié en 1919 avec Antoinette Marie-Thérèse Buchet (1893-1989), père de Jeanne Auclerc-Berthier, décédé en 1979 (tombe 2/21) ; (8) Alexandre-Barthélemy (1893-1967), marié avec Antonine Vouillon de Mussy (tombe 2/47).

Deux (sur cinq fils engagés dans les combats) vont mourir dans la grande guerre, dont Jean-Marie Auclerc, l'aîné du second lit. Cf. *En ce Temps-là*, 2016, article « Poilus ».

Jean-Pierre, le dixième enfant de Jean-Marie-Étienne et troisième de Jeanne-Marie, est donc né le 19/11/1885 à la Raterie. Il travaille comme cultivateur à la ferme paternelle. À l'âge de 28 ans, il se marie le 14/02/14 avec Marie-Louise Chervier (1889), née à l'Orme. Il avait, bien sûr, déjà rempli ses obligations militaires.

C'était un grand jeune homme de 172 cm, cheveux et sourcils blonds, yeux gris, front découvert, bouche moyenne, menton rond, visage ovale. Instruction : niveau 2 seulement. Il est incorporé au 3^e Régiment de Cuirassiers de Reims-Vouziers à compter du 06/10/1906. Deux ans de service. Il change de corps et accomplit une première période d'exercice au 4^e Régiment du Génie, à Grenoble, du 20/09 au 18/10/11. Il est rappelé à l'activité le 03/08/14 au 11^e Régiment du Génie, à Épinal. Le 16/11/15, il passe au 8^e du Génie, où il est sapeur, dans cette unité spécialisée en télégraphie dont il est difficile de suivre le parcours. Auclerc contracte on ne sait quand on ne sait quelle maladie ; il est autorisé à aller en convalescence à Coublanc, chez sa mère, sans doute aussi auprès de sa femme. Il y meurt le 10/08/18... Il a 32 ans.

Où est-il enterré ? Il est très étonnant que la plaque de marbre tombe Auclerc 2/20 du cimetière de Coublanc ne signale pas qu'il y est enseveli, avec ses parents et son frère tombé à Douaumont, non plus que la tombe Chervier (6/14) où repose sa veuve...

9. Jules Gaillard

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 638 (Mâcon)

Les Gaillard ont eu au moins treize enfants. Quatre garçons feront la guerre, deux y mourront.

Jules Gaillard (1839-1921), propriétaire, cultivateur,

et son épouse Claudine-Marie Buchet (1845), se sont mariés en 1865 et ont habité le hameau de Foron à Coublanc.

En 24 ans, ils ont engendré successivement (1) Jean (1866-1872) ; (2) Louise-Marie (1871-1955), mariée avec Antoine-Rémy Chevreton (1865-1953) en 1893 (tombe 3/10) ; (3) Jean-Antonin (1872-1929) marié avec Marie-Joséphine Dinet (1880-1955) en 1897 (tombe 3/18) ; (4) Adèle-Angélique (1874-1874) ; (5) Onézime-Constant (1875-Chassigny, 1949) marié avec Marie-Antoinette Comte en 1906, poilu, prisonnier en Allemagne de mars 17 à la fin de la guerre ; (6) Prosper (1878-1879) ; (7) Rosalie-Thérèse (1880-Chassigny, 1919), mariée en 1899 à Coublanc avec Auguste Livet, de Chassigny ; (8) **Jules**, notre MPLF ; (9) Marie-Augustine (1883-1969), mariée en 1905 avec Claudius Vaginay ; (10) Victor-Auguste (1884), marié en 1914 avec Régine-Valéry Grapeloup des Épaliers, poilu prisonnier en Allemagne d'octobre 15 à la fin de la guerre ; (11) Julien (1886-1886) ; (12) Auguste 1888-1916) marié en 1912 avec Marie-Thérèse Chassignolle, MPLF (cf. *En ce Temps-là*, 2016, article « Poilus ») ; (13) Joseph (1890-1890).



Notre **Jules**, Jules comme son père, huitième enfant, est né le 09/10/1881 à Foron, à 2 h de l'après-midi. Il est cultivateur. En 1912, il est témoin du mariage de son frère puîné Auguste.

Au conseil de révision en 1902, c'est un blond aux yeux bleus, au visage ordinaire, haut de 168 cm, de niveau intellectuel 3. Il est incorporé à Chalon-sur-Saône au 56^e RI le 16/11/1902. Il est promu soldat de 1^{re} classe le 21/06/1904. La quille après trois ans de service.

Il accomplit deux périodes d'exercices dans le 134^e RI, en 1909 et 1911 à Mâcon.

Peu après la déclaration de guerre, le 12/08/14, il est rappelé à l'activité, dans le 134^e RI. Nos Mâconnais participent aux batailles de Sarrebourg et de Rozelieures, se déploient dans le secteur de Saint-Mihiel et en Champagne en 1915, à Verdun en août 1916. Le régiment perd beaucoup d'hommes.

Gaillard passe au 56^e RI le 31/08/16. Encore Verdun, puis la Lorraine. En 1917, la Somme, puis la Champagne. En 1918 l'Oise. Le samedi 10/08/18, l'unité est dans le secteur de Tracy-le-Val, entre Noyon et Compiègne. Le JMO note avec détachement : « Événements de guerre : rien à signaler. Artillerie ennemie : moins active que les jours précédents. Pertes : 28 intoxiqués. État moral et sanitaire : bon. ». C'est ce jour-là que Gaillard est atteint par les gaz ; il souffre de « conjonctivites et de congestion pulmonaire aiguë provoquée par intoxication par ypérite ». Il est transféré à Angers, à l'hôpital complémentaire n°6, où il meurt le mercredi 14/08/1918 à 4 h du matin, à l'âge de 36 ans. Il était encore célibataire. Il reçoit la

croix de guerre avec étoile de bronze et la médaille militaire à titre posthume par décret présidentiel du 01/05/20 : « Excellent soldat très courageux, toujours à sa place dans les combats difficiles. Montrant à tous l'exemple de la bravoure et le mépris du danger. »

Le dossier suit son cours à la mairie d'Angers, avant transcription par Benoît Millet dans les registres des décès de Coublanc le 04/09/18.

Le corps de Jules Gaillard repose à Angers dans le Carré militaire est, Carré 42, rang 1, tombe 5. Il rejoint son frère Auguste dans la mort, tandis que ses deux autres frères poursuivent leur captivité en Allemagne.

10. Claude-Marie Dejoux

MPLF. Monument de Coublanc.

François Dejoux (né au Bourg en 1866), tisseur (chez Goujon frères, après-guerre) et cultivateur, épouse en 1896 Antoinette-Marie Lacôte (née à Montbernier en 1874), ouvrière en toile, tisseuse. Le même jour le petit frère de François, Stéphane, épouse une autre Lacôte, probablement une cousine, Marie-Julie ! Le couple vient habiter au Pont des Rigolles.

Notre futur MPLF né de ce couple était le cousin germain de Marie, Édouard, et de leurs sœurs les fameuses Clotilde et Anna Dejoux.

Claude-Marie est né le 14/03/1897 au Pont des Rigolles (Coublanc). Ses parents et lui se sont installés à La-Chapelle-sous-Dun, où le père est ouvrier mineur. Une petite Clotilde y naît en juillet 1901. Claude-Marie devient domestique à Chassigny-sous-Dun. Après-guerre, la famille retourne aux Rigolles.

Claude-Marie passe son conseil de révision bien jeune, à 18 ans, en 1915. Il est bon pour le service, et reçoit le matricule 1057 au recrutement à Mâcon. C'est un jeune homme de 1 m 60, cheveux bruns, yeux bleus, front moyen, nez rectiligne, visage long, pas très instruit (niveau 2).

Il est incorporé au 44^e RI, un régiment breton, à compter du 11/01/16. Il fait Verdun et la Somme. Le 23/02/17, Claude-Marie passe au 73^e RI (en garnison à Lille en 1914). En 1917, notre Coublandais participe à l'offensive du Chemin des Dames, puis aux combats de Flandre. En 1918, à la 3^e bataille de l'Aisne. C'est dans le secteur de Dommiers-Missy, non loin de Soissons, que Dejoux est blessé grièvement le 03/06/18 à son poste de combat, dans un moment tragique pour l'armée française, lors d'une des dernières offensives allemandes. Le 3 juin, la journée commence mal : « Dès 6 h 30 une violente attaque sur la Croix de Fer se généralise sur toute notre ligne. Elle est accompagnée de feux intenses de mitrailleuses et de tirs d'obus spéciaux. » Malgré les efforts tactiques des officiers, « à 10 h, l'attaque ennemie n'a pas fléchi et on signale des infiltrations entre le Tilleul et le Calvaire ; le tir des mitrailleuses commence à nous prendre à revers. [...] À 13 h 15, le bombardement n'a pas cessé et l'infanterie ennemie continue à progresser à notre droite. [...] Les papiers utiles à l'ennemi sont brûlés ou renvoyés à l'arrière [...]. » Après des efforts surhumains, « à 14 h 30 le calme semble être revenu. Notre

droite s'est ressaisie et tient toujours. L'avance allemande est définitivement enrayée. » La soirée se passe en échanges d'artillerie qui stabilisent le front [JMO du 73^e RI]. C'est le dernier jour de combat de Dejoux. Les pertes du régiment dans les quatre premiers jours de juin sont énormes : 66 tués, 402 blessés, 203 disparus. Dejoux est parmi ces derniers. Il est récupéré par les brancardiers allemands et transféré en captivité vers l'arrière, à 200 km de là, à Diedenhofen, qui est notre Thionville (Moselle), sous occupation allemande de 1870 à 1918.

Il y meurt des suites de ses blessures, plus de trois mois plus tard, le 14/09/18, au Lazaret[h] – l'hôpital des prisonniers. L'acte de décès est donc établi – quatre jours plus tard – en allemand [...]. Et ce n'est que le 21/05/22 que le maire Danière transcrit l'acte à Coublanc. Croix de guerre (étoile de bronze) et médaille militaire, à titre posthume.

Sur son inhumation à Coublanc, nous avons un document intéressant. Le 27/01/23, le préfet de Saône-&-Loire dactylographie au maire de Coublanc : « J'ai l'honneur de vous informer que votre commune va recevoir très prochainement les cercueils de / *Dejoux Claude* en gare de *Chauffailles* / militaires morts pour la France et ramenés du front. Je vous prie d'en aviser immédiatement les familles intéressées. / Le convoi à destination du département arrivera en gare de Chagny le 1^{er} février 1923 à 8 h 23 et les cercueils seront réexpédiés de Chagny sur les gares de dernière destination le lendemain. [...] Étant donné que les cercueils font route par train de marchandises, la durée du transport entre la gare de Chagny et les gares de dernière destination peut aller de quelques heures à deux jours selon la distance et les correspondances des trains. Je ne puis donc que vous prier de vous tenir en contact avec la gare intéressée pour que vous soyez informé sans retard de l'arrivée du wagon. [...] Ci-joint, des formules (modèle n°11) d'états de remboursement des frais de transport de votre gare à votre commune et des frais de réinhumation à établir en quadruple exemplaire [...]. »

Claude-Marie est donc inhumé au cimetière de Coublanc en février 1923. Son nom figurait déjà sur le monument inauguré en novembre 1921.

11. Louis Berthelot

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 8 (Roanne)
Son père est de Tancon, où il est né en 1843, propriétaire et cultivateur au hameau de Fargeot. Il s'est marié à Coublanc, à près de 50 ans, le 06/06/1890 avec Marie-Joséphine Guillemet, née le 20/01/1872 à La Rate-rie (Coublanc), une fille de 18 ans, demeurant à Tancon mais légalement domiciliée à Coublanc, dont la mère est Marie-Françoise Christophe, de Coublanc. (1) Un premier garçon, Antoine-Michel 1890, est né le 11/07/1890 à Tancon – un mois après le mariage... Poilu, tisseur en coton chez Goujon frères, puis ouvrier agricole chez son père, puis maçon, marié en 1916 avec Marie-Claudine Chapuis, mort en 1964. (2) Claudius (1895-1895). (3) Notre **Louis** naît en 1897. (4) Marcel-Adrien (Tancon, 1898-1991) sera



élevé à Carthelier par Mme Bidaut, deviendra boulanger, sera soldat à la fin de la guerre et jusqu'en 1921, épousera Renée-Jeanne-Louise Desgoutte, la sœur de Marthe (Coublanc, 1902 - Mâcon, 1980) – Tombe 2/17.

Louis, donc, naît au hameau de Fargeot (Tancon), le 22/01/1897. En 1911, orphelin de mère (décédée entre 1901 et 1906) et bientôt de père (vers 1912), il n'habite plus Tancon, mais chez sa tante Claudine, épouse de son oncle et tuteur Claude-Marie Chetail, débitant de boissons à Écoche. Louis y est cultivateur. C'est pourquoi il passe son conseil de révision à Belmont. En 1915 « faiblesse ». Le 15/05/1916, c'est bon pour lui... Cheveux châtain, yeux gris jaunes, front et nez moyens, visage ovale, menton rond, taille 166 rectifiée 167 cm (?), niveau d'instruction 3, il est incorporé à compter du 08/08/1916 au 134^e RI de Mâcon. Il fait ses débuts à Verdun. Il passe l'hiver dans la Somme puis en Champagne. Au printemps, au cours d'une permission, il se marie à Coublanc le 23/05/1917 avec Marie-Félicie Puillet, la sœur du Coublandi MPLF évoqué plus haut. Étant mineur, il lui a fallu le consentement de sa grand-mère paternelle, Marie Christophe, veuve Guillemet, remariée avec Antoine Bidaut, de Carthelier. Louis retourne au front dans le bien mal nommé village de Beauséjour (Marne), rayé de la carte par la guerre, puis en Champagne.

Il passe au 363^e RI (régiment de réserve de Nice) le 20/04/1918. 4^e Bataillon, 13^e compagnie. De juillet à septembre, le régiment occupe le secteur de Massiges. Le 26/09/18, il fait partie de l'attaque générale de l'armée Gouraud. Il est retiré des combats le 6 octobre. C'est durant cette offensive que Berthelot est tué à l'ennemi à Tahure (51) le 28/09.

Il est cité *post mortem* à l'ordre du régiment commandé par le lieutenant-colonel de Franchessin le 25/10/1918 : « Excellent soldat, ayant toujours fait preuve en toutes circonstances des plus belles qualités militaires. MPLF au cours des combats du 26/09 au 06/10/18, en faisant courageusement son devoir. Croix de guerre. » MPLF reconnu comme tel le 12/11/1918. Il a 21 ans seulement... L'acte est transcrit à Coublanc le 26/11/19 seulement.

Louis a-t-il su avant sa mort qu'il allait être père ? Louis-Claudius (Coublanc, 1919-Roanne, 1961) sera pupille de la nation, se mariera en 1946 à Roanne avec

Louise-Simone Subtile. Quant à la veuve, qui était née à Coublanc le 24/06/1896, qui était tisseuse, elle se remariera en mai 1920 avec Claude-Marie-Gabriel Desnoyer, charron à Ligny-en-Brionnais, et elle décèdera à Mably le 29/03/62.

Où Louis Berthelot a-t-il été inhumé ? Je l'ignore, pour l'instant...

12. Joseph-Marie Aupol

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 631 (Mâcon)

Antoine Aupol (Mars, 1846), tisserand et cultivateur, et son épouse Claudine Césarine Fargeat (Coublanc, 1852), tisseuse, se sont mariés à Coublanc en 1871 ; comme Antoine est journalier, la famille bouge assez souvent, entre Mars, Saint-Hilaire et Montbernier. Au moins quatre enfants sont nés : (1) Marie-Louise, née à Saint-Hilaire en avril 1874. (2) Antonine (Montbernier, 1878- Mars, 1897). (3) Marie-Joséphine Claudia (juin-août 1885). (4) Enfin, né à Montbernier le 19/03/1887, notre poilu, **Joseph**. En 1906 et 1911, restent à Montbernier seulement Antoine et un fils, notre Joseph, tous deux patrons-tisseurs. Pourtant la fiche matricule de Joseph laisse penser, vers 1917, que ses parents sont encore vivants...

Le garçon d'1 m 58 a les cheveux et les sourcils bruns, les yeux gris, le front ordinaire, le nez et la bouche moyens, le menton rond, le visage ovale. Niveau d'instruction moyen (3).

Vers 1907, il est exempté pour rachitisme. Son exemption est confirmée par le Conseil de révision du 10/12/1914, mais comme les besoins de chair à canon ne diminuent pas, il est classé service armé par la commission de réforme de Saône-&-Loire le 13/04/1917. Il est donc rappelé au 134^e RI (Mâcon), où il arrive le 22 mai. Il combat dans les parages de Beauséjour (Marne). Le 12/12/1917, il passe au 10^e RI (régiment d'Auxonne et de Dijon) qui assiège à ce moment la Butte du Mesnil, et s'installe dans l'Oise. Enfin, le 01/06/18, Aupol passe au 81^e RI, 6^e compagnie. Ce régiment, caserné à Montpellier en 1914, est alors en Lorraine puis dans l'Aisne. Fin septembre, les escarmouches entre les adversaires sont constantes, chacun voulant imposer à l'autre l'idée de sa solidité, par « des reconnaissances très hardies ». « Elles permettent de constater que l'ennemi n'a pas l'intention de se replier et qu'il occupe très fortement les mêmes positions. » Cela fait tout de même des dégâts : Aupol est « tué à l'ennemi » le 30/09/1918 au combat de Landricourt (Aisne) au lieu-dit « Bois des biches » à 11 h du matin, des suites de blessures reçues au combat. Il a 31 ans.

Il est cité, *post mortem*, à l'ordre du 81^e R d'artillerie lourde (sic) le 01/03/1919 : « Très bon soldat. Tué glorieusement à son poste de combat le 30/09/18. Croix de guerre, étoile de bronze. » Inhumé d'abord au cimetière du Bois Montluzet, lisière est, commune de Jussercourt (Aisne), son corps a été transféré à la Nécropole nationale de Crécy-au-Mont (Aisne), dans la tombe 48 du carré 5.

Acte transcrit sur les registres de Coublanc par Phili-

bert Danière le 27/01/1919. Il n'y aura plus ensuite de naissances Aupol à Coublanc...

13. Marc-Victor Desmurger

MPLF. Monument de Saint-Igny. Matricule 284 (Mâcon)

Clément-Étienne Desmurger, né le 27/12/1859 à Saint-Igny, cultivateur, épouse je ne sais où Marie-Émilie Corneloup, née en 1861, décédée avant 1912.

Le couple donne naissance à (1) Joanny, né en 1889, (3) Marie-Jeanne Baptistine, née à Coublanc en 1895. Entre les deux est né (2) notre poilu MPLF, **Marc**, le 05/05/1892 à Coublanc, au hameau de la Croix.

Ces cinq Desmurger habitent à la Croix. Puis la famille, privée de la maman décédée avant 1912, vit à Saint-Igny à l'époque des 20 ans de Marc, lequel est cultivateur.

En 1913, lors du conseil de révision de Chauffailles, Marc-Victor est déclaré « bon absent », c'est-à-dire qu'il ne s'est pas présenté... C'est un jeune homme de 169 cm, cheveux châtain, yeux marron, front large, nez moyen, visage ovale. Son niveau d'instruction n'est pas précisé. Il est incorporé à compter du 01/10/13. Il fait toute la guerre au 170^e RI, 2^e compagnie. Ce régiment était caserné à Épinal, en 1914. Actions en Lorraine et dans l'Aisne en 14 ; beaucoup de déplacements en 15 : secteur de Soissons, Champagne, Artois, Aisne, Champagne à nouveau ; Verdun, Champagne, Somme et Lorraine en 16. Desmurger est blessé le 06/09/16 au nord de Cléry (Somme). Cité à l'ordre n° 174 du régiment du 03/10/1916. En 17, après des actions dans l'Aisne, le régiment participe en juin à des « grèves » du combat. Puis il se bat au nord de Reims (Desmurger est cité à l'ordre du régiment le 31/05/1917) puis au Chemin des Dames et au col du Bonhomme. En 18, retour dans l'Aisne, puis seconde bataille de la Marne, et enfin combats en Champagne, comme tous ceux qui sont morts vers cette date. Le JMO de ce début d'automne ne donne pas beaucoup de précisions sur cette guerre de tranchées. On a l'impression de déplacements de pièces sur un échiquier sans résultats réels, mais le JMO note sans sourciller : le 3 octobre, 26 tués et 64 blessés ; le 4 octobre, 13 blessés et 4 tués. Desmurger fait partie de ceux-ci. Il est « tué à l'ennemi » aux limites de Semide (Ardennes) et de Sommepy (Marne). Il meurt à 26 ans, célibataire, croix de guerre, étoile de bronze.

Son corps repose dans la tombe 836 de la Nécropole nationale d'Orfeuil, dans la commune de Semide, dans les Ardennes.

L'acte a été transcrit le 15/10/1919 sur les registres de Saint-Igny, où son nom, orthographié Démurger, figure sur le monument érigé en août 1921.

14. Louis-Joseph Déchavanne

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 1334 (Mâcon)

Quatre jours plus tard un quatrième Coublandi meurt dans les mêmes parages. Il est issu, lui aussi, d'une

famille nombreuse. Pierre-Marie Déchavanne (Coublanc, 1840-1913), tisseur, a épousé à Coublanc, en 1869, Jeanne-Marie-Philomène Caboux, née à Coublanc en décembre 1848, ouvrière en soie.

Le couple a engendré successivement, tous nés à Coublanc, à la Charmaillerie ou aux Rigolles : (1) Benoîte-Marie (avril-juin 1872) ; (2) Marie-Émilie (1873, Tancon, 1949), future épouse en 1895 d'un Galland de Cuinzier, « remetteuse » de métier. (3) Maria-Claudia, née en janvier 1875. (4) Eugène, poilu et cultivateur (1876-1941) ; (5) Louis, notre MPLF. (6) Francine-Léonie (Noémie dans le recensement de 1886), née en 1882, mariée à Tancon en 1900 avec Jean Déverchère, poilu, cultivateur, décédée à Amplepuis en 1945. (7) Florine-Augustine (1884-Charlieu, 1967), mariée à Coublanc avec Henri-Eugène Auberge en 1907. (8) Jean-Baptiste, mort-né le 03/03/1890, aux Rigolles.

Louis, cinquième enfant, est donc né le mardi 29/06/79 à la Charmaillerie (Coublanc). Il devient tisseur. En janvier 1914, il réside à Sainte-Julie, dans l'Ain, près de Meximieux.

Entre-temps, à 20 ans, le conseil de révision de Chauffailles le déclare « bon ». Il a les cheveux et les sourcils blonds, les yeux gris, le front ordinaire, le nez et la bouche moyens, le menton rond, le visage ovale. Il mesure 155 cm et a le niveau d'instruction 3.

Il est incorporé au 27^e RI de Dijon le 16/11/1900. Presque trois ans de service, puis deux périodes d'exercices dans le 134^e RI en 1906 et 1909, c'est déjà beaucoup donné pour la patrie, mais Louis-Joseph va faire plus de quatre ans de guerre ! Arrivé à Besançon au 60^e Régiment territorial d'infanterie (lui aussi habituellement caserné à Mâcon) le 06/08/1914, il passe au 153^e RI de Toul le 08/10 suivant. Il se bat près d'Ypres en 14, puis dans l'Artois et en Champagne (du côté de Beauséjour) en 15, puis à Verdun en 16. Notre Coublandi passe le 08/06/1916 au 346^e RI, 15^e compagnie. Le voici à Verdun (fort de Vaux) puis en Lorraine en 16, de nouveau à Verdun en 17, puis en Haute-Alsace, puis près du canal Rhin-Rhône. Dans l'Aisne en 18 ; les blessures vont lui arriver en cette dernière année : il est atteint le 15/01/1918 à Seppois, d'où de l'« embarras gastrique, maladie contractée du fait des opérations de guerre ». Nouvelle blessure (intoxication) le 16/07/1918 au Bois de la Jute, à l'ouest de Connigis. Début octobre, Déchavanne est en Champagne, à Sommepy-Tahure (51), dans le secteur de la ferme Médéah. [...] Mardi 8, l'attaque débute à 5 h 15. Attaque, avec des chars, qui ne sont pas l'arme absolue. Contre-attaque allemande. Un peu plus loin, les Allemands ont coupé une forêt de pins à vingt centimètres du sol. Les chars français viennent s'empaler dessus. D'autres contournent l'obstacle en passant par la forêt qui subsiste, mais sont pris dans les feuillages et attirent sur eux le tir des fusils anti-tanks et des canons spéciaux – ce qui a pour avantage de détourner l'attention des Allemands du reste de l'attaque française ! À 9 h, on arrête, ayant pris des hommes et du matériel à l'ennemi, mais bloqués dans l'avancée. On se réorganise. Mais les Allemands réagissent et s'infiltrèrent à travers bois. Les Américains, non loin, sont

aussi en difficulté. C'est dans ce contexte d'extrême violence que, vers midi, notre Déchavanne est « tué à l'ennemi », cinquième Coublandi à mourir à cette époque dans ces parages. MPLF à l'âge de 39 ans. C'est le lieutenant Verdel, du 346^e, qui dresse l'acte de décès après la victoire, le 23/11. L'acte de décès est transcrit sur le registre de Coublanc le 26/10/1919. Un an plus tard !

Son corps est inhumé à la Nécropole Nationale de Sommepey-Tahure (Marne), dans la tombe 848.

15. Élie Grapeloup

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 347 (Mâcon)

Quoi de pire que de mourir le lendemain de l'Armistice – de la victoire ! C'est ce qui est arrivé à Élie Grapeloup.

Son père, Joachim Grapeloup 1848-1922), de la Croix, cultivateur, a épousé Jeanne-Marie-Émélie Dubouis-Bonnefond, née à Belmont en 1851, décédée à la Croix en 1917. Le couple, semble-t-il, a peu d'enfants : (1) Joséphine-Marie, née en 1874, future épouse, en août 1905, à Saint-Igny, de Claude-Marie-Victor Lacombe. (2) François, né en 1876, marié à Beaujeu avec Jeanne-Marie Préaud le 11/06/1902, décédé MPLF le 13/04/1917, soit sept jours avant sa mère. Cf. notre revue 2017, page 35.

Notre **Élie**, le troisième enfant, naît quinze ans plus tard, le 17/02/1891, à la Croix. Élie devient cultivateur. À 20 ans, il mesure 161 cm, a les cheveux châtain moyen, les yeux châtain verdâtre, le front d'inclinaison moyenne, de grande hauteur, de largeur moyenne, un nez – quelles précisions, il bénéficie d'une fiche différente, notre Élie ! – un nez rectiligne sinueux, à base horizontale, de hauteur moyenne, avec une saillie moyenne, et de largeur moyenne... Avec tout ça, un visage ordinaire.

Au conseil de révision de Chauffailles, il est classé dans la première partie de la liste en 1912, malgré la mention « soutien de famille » ; ses deux parents sexagénaires sont maintenant seuls dans la maison de la Croix. Il est incorporé à compter du 01/10/12 dans le 3^e Bataillon de Chasseurs à pied. Il passera directement du service militaire à la guerre. Trois semaines seulement de combats, et il est blessé et fait prisonnier à Thiaville-sur-Meurthe le 25/08/1914. Il sera emprisonné et soigné successivement à Nagold au Rezlaz (hôpital réservé) n°2, à 80 km à l'est de Strasbourg, puis au Verlag Stadspital (hôpital de la ville) de Ludwigsbourg, sur la rivière Neckar, puis, toujours blessé, au Rezlaz n°2 de Ludwigsbourg. Enfin, non blessé au camp de Stuttgart, dépôt n°2.

Il décède, sans que l'on sache de quoi, le 12/11/1918 au Lazaret (hôpital) réservé de Mergentheim (vers Wurtzbourg), à 2 h 30 du matin. Un acte est dressé le 30/06/1919 en allemand et transmis aux autorités françaises. Avis officiel de décès du 12/07/1919. « Secours immédiat de 150 F payé par le corps » le 05/09/1919 à M. Grapeloup père, veuf à la Croix. L'acte ne sera transcrit à Coublanc que le 04/08/1920

par le maire Danière.

Notre coublandi de 27 ans a-t-il su avant de mourir, et après 6 ans de service et d'emprisonnement, et de souffrances, que l'armistice venait d'être signé ? Son corps repose dans la Nécropole nationale des prisonniers de guerre 1914-1918 à Sarrebourg. Numéro de sépulture 12046.

La guerre en Orient

16. Jean-Marie Célestin Crozet

MPLF. Monument aux morts d'Argenton-Château (Deux-Sèvres). Matricule 598 (Mâcon)

Son nom ne figure pas sur le monument de Coublanc. Pourtant, c'est bien un coublandi.

Son père, Claude-Marie Crozet (Coublanc, 1843-1900), tisseur. Il a épousé, à Mars, en 1874, Philomène Forest (Mars, 1846-La Favrie, 1905), tisseuse. Le couple a eu un bon nombre d'enfants, tous nés au hameau de la Favrie à Coublanc : (1) Benoîte-Marie, née en 1876, n'a vécu que deux ans. (2) Marie-Julie, née en 1877, tisseuse, a épousé en 1898 Claude-Marie Buchet, de Saint-Igny, poilu, menuisier, épiciériste. (3) Jean-Marie-Joseph, né en 1879, fut poilu et cultivateur et épousa en 1910 Marie Chevreton (née à la Raterie en 1878), tisseuse. (4) Augustin-Jules, né en 1880, meurt l'année suivante. (5) **Célestin**, notre MPLF. (6) Jules-Eugène, né en 1884, fut poilu et domestique, puis instituteur libre en de nombreuses localités et mourut en 1965 à Perreux. (7) Un enfant est mort-né en /1886 et (8) un autre garçon ne vit qu'un jour en 1888. Sur ces huit enfants Crozet, quatre n'ont pas vécu plus d'un jour à deux ans, et l'un est mort à la guerre ! La vie était dure quand on naissait il y a 150 ans.

Célestin est donc né à la Favrie le 03/10/1881. Il devient « instituteur congréganiste ». Pourtant, son niveau d'instruction n'est pas supérieur à ceux de ses camarades, dans l'ensemble : niveau 3. À 20 ans, c'est un garçon petit (152 cm), aux cheveux, aux sourcils et aux yeux châtain, au front découvert, avec un petit nez et une grande bouche, un menton rond dans un visage ovale. Il est jugé bon pour le service au conseil de révision de Chauffailles, mais peu après il est réformé le 08/11/1902 par la commission spéciale de Clermont-Ferrand, pour « carie au maxillaire inférieur ». Le 30/07/1903, il est condamné par la cour d'appel de Bourges à 25 Frs d'amende pour infraction à la loi sur les associations du 26/03/1891. C'est sans doute une affaire liée aux congréganistes, en ces temps de querelles entre l'Église et l'État.

Célestin, en 1905, habite Régnay. L'année suivante, il se marie à Perreux (Loire) avec Catherine-Marie Mottet (née en 1888 à Perreux). En 1914, il devient directeur de l'école privée d'Argenton-Château dans les Deux-Sèvres. Un formulaire que des historiens locaux nous ont transmis stipule : « Le huit du mois de septembre 1914 s'est présenté devant nous, Maire de la commune d'Argenton-Château arrondissement de Bressuire, département des Deux-Sèvres / Le sieur

Crozet J.Mie Célestin né à Coublanc département de Saône-et-Loire pourvu d'un Brevet de Capacité conformément à l'article 37 de la loi sur du 30 octobre 1886 / Lequel nous a déclaré, conformément à l'article 27 de la loi du 15 mars 1850, avoir l'intention d'ouvrir une école primaire privée dans la commune d'Argenton-Château dans le local occupé par la dite école précédemment dirigée par M. Gobin [...] » Deux ans plus tard Célestin devient père d'un fils prénommé Paul-Marie-Victor, né le 23/06/1916.

L'histoire le rattrape. D'abord maintenu réformé par le conseil de révision des Deux-Sèvres fin 1914, il est « classé bon service armé » par la commission de réforme des Deux-Sèvres du 07/04/1917 en vertu de la loi du 20/02/1917 qui, vu le besoin en chair à canon, réduit les motifs d'exemption. Il est rappelé au 114^e RI, formé à la mobilisation à Saint-Maixent-l'École. Il arrive au corps le 23/05/1917. Son unité occupe la forêt de Parroy, entre Nancy et Lunéville. Célestin passe au 84^e RI (un régiment originaire du département du Nord) le 16/01/1918. Cette unité envoyée en Orient est alors dans la vallée du Vardar. Célestin passe très vite, le 04/04/1918, au 148^e RI (naguère caserné à Givet et Rocroi), qui va se battre dans le secteur du Sokol et du massif du Doproplje (Serbie). La percée sur le front d'Orient va précipiter la défaite allemande. Hélas, Célestin décède le 16/10/1918 des suites « de maladie contractée en service », à l'ambulance 6/17 à Monastir (aujourd'hui Bitola) en Serbie. Avis du 22/12/1918. L'acte est transcrit sur les registres d'Argenton-Château (Deux-Sèvres) le 19/07/1920.

Son nom figure sur le monument aux morts d'Argenton-Château, et sur une plaque commémorative dans l'église paroissiale. Mais où son corps repose-t-il ? Sans doute en Orient...

Sa veuve retourne à son village natal avec son fils, et elle se remarie en 1922 avec Pierre-Marie Verrière. Elle est décédée en 1968 à Perreux.

17. Pierre Denis

MPLF. Monument de Coublanc. Matricule 544 (Mâcon)

Voici la dernière victime coublandienne officielle de la Grande Guerre. Pierre Denis est le quatrième enfant du couple parental. Benoît Denis, né en 1850 à Mars (décédé à Coublanc en 1928), propriétaire, cultivateur, a épousé, en 1875, à Mars, sa concitoyenne Benoîte-Laurence Accary, née en 1854, tisseuse, décédée en 1919 à Bourg-en-Bresse, à l'hôpital psychiatrique où elle avait été admise, n'ayant pu supporter le décès de deux de ses garçons au cours de la guerre. (Tombe 6/5 à Coublanc).

De leur union sont nés d'abord trois enfants natifs de Mars : (1) Marie-Louise, née le 26/03/1877, future épouse (à Coublanc, en septembre 1905) de Louis-Marie Fouilland, mère d'Aimé Fouilland, belle-mère de Fernande Déverchère, et grand-mère de plusieurs Fouilland vivant encore aujourd'hui à Coublanc ; décédée à Coublanc en 1941 ; (2) Aimé-Benoît (1878-

1949), poilu, époux de Marie-Antoinette Simon (1878-1981), ayant vécu à Saint-Denis-de-Cabanne (tombe 4/9 à Coublanc) ; (3) Constant-François (1881), mort à Coublanc en 1896 à 14 ans.

Les trois suivants naissent à Coublanc (la Charmaillerie) : (4) notre MPLF en 1886 ; (5) Ferdinand, né en 1887, poilu MPLF – cf. notre revue, 2015, page 37 – ; (6) Marie-Rosine-Aimée, née en 1893 ; elle épousera en juin 1920, à Coublanc, Ernest-Alexandre Soudant (1898-1985), né à Chouilly (Marne), vigneron, employé de chemin de fer ; elle mourra à Athis (Marne) le 11/04/1971 ; entre-temps, son troisième enfant, Camille, aura été fusillé par les Allemands en 1944, comme résistant, en Champagne.

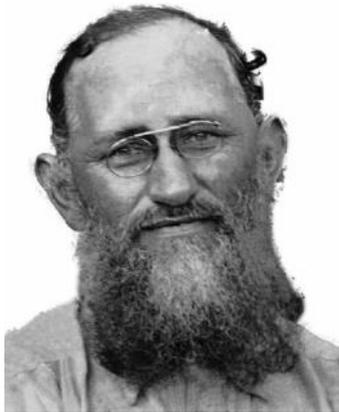
Pierre Denis, le premier coublandien de la fratrie, est donc né le 26/04/1886 à la Charmaillerie. Il est cultivateur, mais apparemment il travaille ailleurs qu'à la Charmaillerie.

À 20 ans, son signalement est ainsi noté : cheveux, sourcils et yeux châtain, front carré, nez gros, bouche grande, menton à fossette, visage arrondi. Taille de 164 cm. Niveau d'instruction primaire (3).

Il est incorporé à Remiremont (Vosges) au 15^e Bataillon de Chasseurs à pied à compter du 09/10/07, pour deux ans. En mars 1911, il habite aux Agrots, à Fleury-la-Montagne. Il fait une première période d'exercice dans le 15^e Bataillon de chasseurs en 1911.

Il est rappelé à l'activité le 03/08/1914 au 21^e Bataillon de Chasseurs, caserné à Raon-l'Étape (Vosges). Il combat dans les Vosges (La Chipotte) puis en Artois (Lorette). Il passe au 3^e Bataillon de Chasseurs de Saint-Dié (Vosges) le 11/03/1915. Il est blessé d'une balle au bras gauche à Notre-Dame-de-Lorette le 08/05/15. Il est de nouveau blessé aux deux cuisses par des éclats d'obus au Bois en Hache le 03/10/15. Il est classé « service auxiliaire » par la commission de réforme de Langres pour amputation du gros orteil gauche, cicatrice douloureuse, gêne de la marche, plaies multiples des deux cuisses, bronchite suspecte. D'où une citation à l'ordre de l'Infanterie de la Division le 06/02/17 : « Chasseur dévoué, déjà blessé [...] il l'a été de nouveau [...] en accomplissant vaillamment son devoir à son poste de combat. » D'où aussi la croix de guerre, étoile de bronze. Il est maintenu service auxiliaire par la commission de réforme de Langres du 17/07/16. Le 08/04/17 passe au dépôt du service auto à Orléans. Il semblerait que Denis se soit requinqué, puisqu'il passe ensuite au 20^e Escadron du Train des Equipages militaires (ETEM) le 01/07/17. Est-ce alors qu'il part en Orient ? Il est muté au 15^e Escadron de la même arme le 01/10/17, section TM 951 (TM = Transport de matériel) ; il y est « conducteur », et là, on est sûr qu'il appartient à l'armée d'Orient, puisqu'il décède le 15/12/18 à 19 h, à l'hôpital du petit Karabouroun, installé sur un cap au sud de la rade de Salonique, des suites d'une maladie contractée en service. Il a 32 ans. Il est célibataire. L'acte militaire de décès est transcrit sur les registres de Coublanc le 25/06/20 par Philibert Danière. Où est-il inhumé ? Probablement à Salonique.

Cahiers Jules Dubuy



Les lacs du mont Albert-Edward

À la fin de juin 1926, notre concitoyen Jules Dubuy issu du Bois Gauthay, qui a pris en main en 1913 la jeune « station » missionnaire d'Ononghé en Papouasie, entreprend de franchir la chaîne centrale de hautes montagnes qui sépare l'île en deux versants nettement distincts. Il est sans doute le premier Occidental à le faire. Il découvre un paysage étonnant. Voici un extrait de son journal manuscrit.

Deux heures sous une petite pluie fine, tenace, glaciale qui perce tous les vêtements mais n'arrête pas la sueur tant l'ascension est raide. J'ai la gorge desséchée, mais partout, même dans les mares le long du chemin, l'eau est fraîche, délicieuse. Nous couchons dans une hutte d'écorces. La place est assez grande pour que nous y soyons tous à l'aise. Il y a bien là une tente, mais les hommes n'ont ni la force, ni le courage de la dresser. Installés auprès d'un bon feu, nous nous endormons sous la garde de nos saints Anges.

Le lendemain de grand matin, le premier bruit que nous percevons est celui des petits gouttes de brouillard tombant sur le sol détrempe. Nous nous mettons en marche sur un petit sentier de chasse, il fait plutôt froid et nous allons rapidement. Les crêtes se succèdent couvertes d'une herbe fine. Ça et là quelques ruisseaux que l'on dit être les sources de la Tsirimé.

À mesure que nous montons le paysage s'élargit. Il y a là d'immenses plateaux aux lignes douces, énormes croupes des montagnes, magnifiques espaces à peu près plats. Nous laissons de côté deux petits lacs aux eaux sombres et suivons la longue chaîne du « Varumuruata » qui nous mène au sommet de l'« Ev ur im », 12 000 [pieds]. Les hommes allument aussitôt un grand feu pour se réchauffer et cuire quelques légumes. Nous reprenons bientôt notre marche dans la direction de la grande crête qui barre l'horizon. Le paysage devient plus sauvage. Nous longeons une énorme muraille de roche et voici, au creux d'une plaine, un lac de belles



dimensions, « l'Uniapaleigopapalei ». Les eaux en sont pures comme le cristal.

Ce qui est marqué sur les cartes AE [Albert-Edward] est un énorme massif. Depuis deux jours nous faisons l'ascension de ses contreforts et maintenant que nous sommes à la cime, c'est comme une suite ininterrompue de sommets.

Nous dressons la tente à quelques centaines de pieds sous le plus haut pic. Il est près de 11 heures. Les hommes qui sont allés dans le précipice voisin chercher des bois apportent aussi un superbe porc-épic gros et gras qui tiendra à peine dans nos deux marmites.

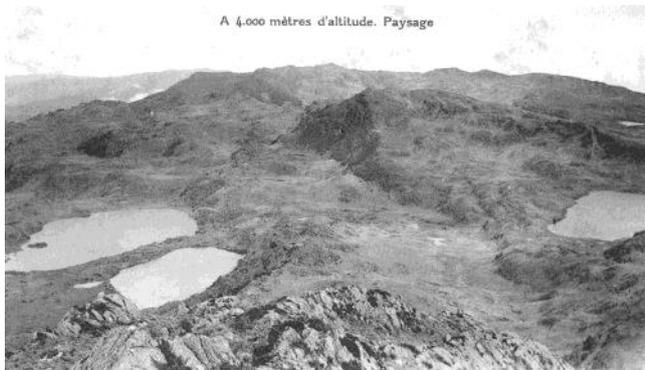
En ce dimanche du 27 juin et le lendemain, j'eus le bonheur de faire descendre Notre Seigneur sur cette montagne, la plus élevée de toute la Papouasie (13 200 [pieds]), de rendre au Créateur le tribut d'adoration dû à sa toute-Puissance, « ut in omni loco sacrificetur » et de prier afin que toutes ces nations assises [?] dans les ténèbres du paganisme sachent qu'il est le seul vrai Dieu ainsi que son envoyé Jésus-Christ notre Seigneur.

Dans cette première journée, les nuages nous enveloppent. Le soleil que l'on sent tout près ne réussit pas à les dissiper. À la [nuit] mes dix hommes vinrent coucher dans la tente sous une couverture. Il n'y avait pas deux heures qu'ils dormaient lorsqu'un vent violent soufflant en tempête faillit à deux reprises emporter la tente. Grelottant de froid et claquant des dents, les porteurs se mirent à l'abri dans le précipice. De grand matin, avant le lever du soleil, je me trouvais au point le plus élevé du pic central où je plantai dans les roches une croix de cinq pieds de haut. Mes porteurs m'avaient quitté en cours de route pour courir après deux lynx ou deux chiens sauvages dont nous avions troublé la quiétude.

Les semaines suivantes, Jules Dubuy explorera le côté nord-est de la chaîne centrale ainsi franchie. Quelques années plus tard, il remontera au sommet de l'Albert-Edward, pour y planter cette fois-ci dans un socle de béton préparé à Ononghé une croix de métal fabriquée à Coublanc par notre forgeron Louis Mathoux. Ce sera, à l'époque, la croix la plus haut perchée de l'hémisphère sud. Jules Dubuy meurt accidentellement en 1952. D'autres missionnaires le remplacent à Ononghé, dont le père Gremaud. Huit ans plus tard, ceux-ci ont des contacts avec les équipes australiennes qui poursuivent la cartographie du pays.

Par le Père Philippe Séveau (MSC), venu à Coublanc en 2011, nous avons eu la chance de consulter trois documents rendant compte de ces échanges.

Des lacs de Papouasie portent le nom d'un Coublandi !



Dans les archives générales des Missionnaires du Sacré-Cœur à Rome, on trouve un échange de lettres concernant la dénomination de quelques petits lacs aux alentours du Mont Albert-Edward, en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Cette correspondance est en anglais, étant donné que le territoire appartenait au Commonwealth britannique et était sous tutelle de l'Australie, jusqu'à son indépendance en 1975.

Elle met en jeu trois intervenants : le Père Louis Gremaud, missionnaire du Sacré-Cœur, qui sans doute a suggéré à l'administration australienne que les lacs découverts par le Père Dubuy portent son nom, le cartographe en chef, H.A. Johnson, qui réside habituellement à Melbourne, et Graham Matheson, président de la Commission de toponymie, qui a son siège à Port-Moresby.

J'en propose une traduction, avec l'aide technique de mon ami Philippe Munier, ancien ingénieur de l'IGN et de Spot Image.

Première lettre

Cartographie nationale
Aux bons soins du Département « Terres »
Port-Moresby
Mercredi 20 janvier 1960

Cher Père Louis,

Il y a plusieurs mois, je me suis entretenu avec Graham Matheson à propos de la dénomination de ces deux lacs près du pic central [dans le groupe de sommets du mont Albert-Edward]. Dès que j'ai pu prendre une photomosaïque [assemblage de photographies aériennes], j'ai cartographié leur position et j'ai effectué cette demande, comme vous pouvez voir [dans la lettre jointe].

J'espère vraiment qu'elle sera approuvée lors de la prochaine réunion [de la Commission de toponymie]. C'est un très petit geste en comparaison du travail énorme que vos missionnaires ont fait.

Cordialement, etc.

Bill Johnson

[P.-S.] Ce n'est finalement pas plus mal que je n'aie pas pu venir à Woïtapé, d'après ce que semble dire le bulletin météo.

Deuxième lettre

20 janvier
Le président
Commission de toponymie
Département « Terres »
Port-Moresby

Dénomination des lacs dans la région du mont Albert-Edward

Dans la reconnaissance en vue du relevé géodésique du Territoire de Papouasie et de Nouvelle-Guinée, de l'information très valable a été fournie par les membres de la Mission catholique qui ont eu une expérience personnelle non seulement de l'ensemble de la zone, mais aussi des chemins qui conduisent aux sommets et de la région des sommets elle-même. Toute cette information a été fournie avec zèle et de bon gré.

Il est bien connu qu'ils ont aussi grandement contribué au choix et à la supervision de la construction de nombreuses pistes cavalières qui ont tant fait pour le contrôle et le développement de ces zones.

Le plus connu, probablement, de ces Pères qui se sont sacrifiés eux-mêmes est le Révérend Père J. Dubuy, qui a œuvré de nombreuses années dans le district d'Ononghé et qui a érigé la croix sur le pic central du mont Albert-Edward.

Les Pères Louis et Charles Gremaud m'ont donné une aide particulière en ce qui concerne l'information sur les chemins et la montagne, aussi bien que sur les noms dans le sous-district de Goilala, où ils ont aussi passé tant d'années et réalisé des travaux constructifs vraiment difficiles.

Pour ces raisons, pourrait-on envisager, s'il vous plaît, de dénommer plusieurs de ces lacs d'altitude dans la toundra du mont Albert-Edward d'après les Pères Dubuy et Gremaud, comme montré sur le plan joint réalisé à partir de photographies aériennes [...] 2/5052 and 5053 CAV 109.

H.A. Johnson
Géomètre principal

Troisième lettre

Territoire de Papouasie et Nouvelle-Guinée
No. LF 126/49
Département des « Terres », des Levés et des Mines.
Konedodu, Papouasie
11 février 1960

M. le géomètre principal, H.A. Johnson
Division de la Cartographie nationale
Melbourne, Victoria.

Cher Monsieur,

Dénomination. Lacs du mont Albert-Edward

Vous êtes informé que la Commission de toponymie a approuvé la dénomination du groupe de lacs proches du pic central « les lacs Dubuy », et le groupe proche du pic principal « les lacs Gremaud ».

(R.G. Matheson)

Président

Commission de toponymie

Une mention manuscrite, probablement de Johnson, rajouté au crayon : aux pères Louis et Charles Gremaud.

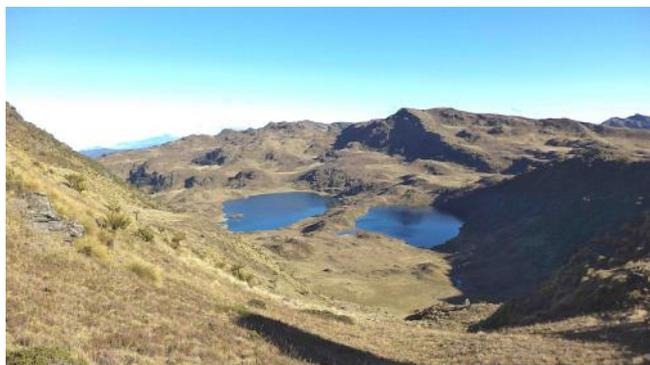
Commentaire d'un cartographe

Cet échange est intéressant. Il montre plusieurs étapes de la réalisation d'une cartographie : l'exploration, la photographie aérienne (généralisée après la seconde guerre mondiale, aujourd'hui complétée par l'imagerie satellite), le tracé, et la toponymie. Cette dernière étape n'est pas la plus simple, car elle est culturelle. Dans la cas de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, on ne s'est pas embarrasé à demander aux autochtones comment ils appellent les différents lieux ! On faisait une cartographie de colonisateur ! Cette région du monde a été l'une des dernières.

On voit ici que l'Église a été un agent très important dans le processus, au même titre, voir plus, que les militaires. La "prise de possession" du territoire n'est pas faite ici en plantant un drapeau, mais une croix ! Le clergé a toujours été un contributeur fort, surtout bien sûr pour la partie que j'appelai plus haut "culturelle", et compte-tenu de sa connaissance de la "matière humaine". Les cartographes étaient des militaires des armées colonisatrices. Après la décolonisation, la plupart des organismes officiels de cartographie sont restés militaires. Ils sont devenus partiellement et progressivement civils avec l'avènement de la démocratie. En France, l'IGN est devenu un organisme civil en 1940 pour ne pas être inféodé à l'occupant.

Quand je travaillais à Spot Image dans les années 80, nous avons cartographié la Papouasie-Nouvelle-Guinée en images satellite, non sans mal, car c'est l'une des zones sur terre les plus nuageuses.

Philippe Munier (Bérat - Haute-Garonne)



Près de 90 ans séparent la photo de la page 44 (prise par Jules Dubuy en 1926) de celle-ci, prise en 2013 par le Père Vladimir Malota, lointain successeur de Dubuy, que Gérard Vaginay a rencontré en 2011 à Woïtapé.

Une anecdote par Alain Crozet

Yé le François que vint to les ans pé labourer le djardin de ma mère. Al è venu l'aut djeu à 1h et demie de l'après-midi. Ma mère lui dit : « Dis donc François, yé peut-être trop tôt pé que je t'offre une canon... Quique te veux, un café, la goutte ou un canon ? — Ah Ginette, donne me donc un canon pendant qu'le café passe ; dje boirai la gnole après ! »

In memoriam

Le cruel mois de décembre 2016 a emporté trois auteurs d'articles dans notre revue.

Louis Laurent a parlé des majorettes de Coublanc dans le numéro de 2010 (page 26).

Claudien Accary a évoqué sa jeunesse (« Le goût de la mécanique ») dans les numéros 2012 (page 35) et 2013 (page 35).

Pierre Berthier a écrit dans les numéros de 1995, page 4 (« Un épisode d'opposition à Coublanc au début du siècle ») ; 1998, page 5 (« Réflexions sur deux cartes postales ») ; 2003, page 23 (« Une sortie le dimanche, vers 1930 ») ; 2006, page 15 (« Bernard Morignat, mon ami ») ; 2007, page 26 (« Rémy Joly, maire ») ; 2009, page 30 (la Place vers 1930) ; 2014, page 30 (sur Rémy Berthier et Maria Joly).

Ces articles, et notre affection, pérenniseront leur souvenir.

B.B.

Solution de la grille 24 de la page 47

T	E	N	E	R	T		S	R	V	J
N	E		P	E	I	N	E	E		I
E	D	N	A	I	V		D	I	E	H
S	N	O	L	L	I	V	A	R	G	G
U	O	S		E	R		C	V	A	F
		I	V	H	C	S	R	E	H	E
S	I	O	T	T	E	V	A	L	C	D
E	E	M	I	R	E	P				C
T	N	A	V	A	R	A	P	U	A	B
E	E	P	E	C		P	O	L	F	A
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	

Courrier des lecteurs

Les réactions écrites ou téléphoniques au numéro de 2017 ont été peu nombreuses. Que leurs auteurs en soient d'autant plus remerciés.

Espérons l'édition monumentale de tous ces récits. Elle aiderait à faire revivre le pays de nos ancêtres.

Jacques Tronchon (28/12/2016 - Écoche et Madagascar)

Avec le poème "Renaissance d'une maison" découvert en 4^e de couverture de *En ce Temps-là*, nous avons été émus aux larmes. [...].

De là où elle est, Jeannette Roy, rose de plaisir..., se joint à nous pour vous remercier de votre article !

Marie-Odile et Pierre Bajard (24/12/2016 - Chauffailles)

Pourquoi la revue, par ailleurs si passionnante, n'est-elle pas en couleur?

Maryse Burnichon-Sirot (03/02/2017 - Belmont)

Réponse : Juste question ! Graphi Center (Roanne), qui imprime la revue, nous a fait le cadeau, en décembre dernier, de 50 exemplaires en couleur, qui ont été donnés bien sûr aux Anciens de Coublanc, en commençant par les plus âgés. Les exemplaires mis en vente sont restés en noir et blanc. Le fichier pdf est en couleur : si vous le souhaitez, écrivez-nous par courriel (voir page 48) : la rédaction pourra vous envoyer ce fichier pdf. Mais le mieux serait que les ventes redécollent ; nous pourrions alors envisager des tirages en couleur.

Nous avons recueilli aussi des réactions de bouche à oreille. Les avis sur les biographies de poilus sont partagés. Certains les lisent en entier (et ce qui nous rassérène, c'est qu'il y a des lecteurs plutôt jeunes que ce travail intéresse), d'autres en partie, d'autres pas du tout.

Avec cette année du centenaire de la dernière année de guerre, cette longue chronique, que je considère comme un devoir de mémoire, va s'arrêter, même si nous continuerons à évoquer les poilus, mais pas de la même façon.

Bernard Berthier

Nos vœux les plus chers

par la classe de CM

23 novembre 2017

On souhaite un monde sans guerres et sans violences,
Sans harcèlements, sans bagarres, sans tortures.
Pas d'enfants maltraités mais des enfants qui dansent,
Plus jamais d'attentats pour un monde plus sûr.

Nous aimerions que tout le monde ait un emploi,
Ne plus voir d'humains vivre et dormir dans la rue.
L'égalité pour tous donnerait plus de joie.
Richesses partagées : la misère, on n'en veut plus!

On souhaite un monde égalitaire sans racisme.
Apprenons à vivre ensemble, à nous respecter.
Égalité hommes femmes, halte au sexisme !
Acceptons les différences, tâchons de nous aimer.

Nous souhaitons tous un monde plus écologique,
Moins de pollution, plus d'air pur pour nos poumons.
Respectons la nature, ici comme en Afrique,
Ne gaspillons plus, à Paris comme à Dijon.

Comme chaque année, nous vous souhaitons bonne santé.
On voudrait un monde sans drogues, sans maladies.
Que l'humanité enfin cesse de fumer.
Adieu aux cancers et pour tous une meilleure vie !

Les auteurs du texte

Élèves de CM (2017-2018)
Enseignant : Lionel Simond (Tancon)

CM1 (8)

Méline AUCLERC,	La Terre des Chambres
Éloi CHAVANON,	L'Orme
Élise CRASNIER GUÉRIS,	Le Bois Gauthay
Loue DÉMURE,	Les Plats
Maëlys LABROSSE,	Montbernier
Théo NÉRI,	Les Gravochoes Hautes
Noémie SCHIRMER,	Lot. La Grande Terre
Lou-Ann VIVIER,	Les Chézos (Mars)

CM2 (12)

Ana AUBARD,	Le Bois Gauthay
Syrine BOUZIR,	Le Bourg
Timéo BUZET-BAGUE,	Le Bois Gauthay
Quentin CHAVANON,	La Charmaillerie
Thomas CHAVANON,	Le Pont des Rigolles
Matthéo DECHAVANNE,	L'Orme
Shanna FRUCTUS,	L'Orme
Mathys GENILLON,	Foron
Alexis NÉRI,	Les Gravochoes hautes
Kassandra PHILIPS-VERNAY,	Le Bois Gauthay
Camillia TILOUCH,	Lalerand (Maizilly)
Killian TROMPAT,	Le Pont des Rigolles

Mots croisés Grille n°24

par *François Millord et Bernard Berthier*

Horizontalement. **A.** Échec populaire. Touffe repoussant au pied d'un arbre coupé. **B.** Préalablement. **C.** Obsolète. **D.** Qualifie le « pays » qui a fusionné avec notre communauté de communes du Sud Brionnais en janvier 2017. **E.** Poussai à bras les wagonnets dans les mines. **F.** Accident cérébral. Note. Cinq centimes en ce temps-là. **G.** Suite à la réfection des trottoirs du Bourg cet été, ils ont été balayés et aspirés en septembre. **H.** Ville de clairette à l'envers. Source de protéines alimentaires. **I.** Chagrinée au point d'en être sens-dessus-dessous. Dans. **J.** Village de l'Ain célèbre pour son saint curé. Le « fou chantant ».

Verticalement. **1.** Pour laisser les plantes et les bestioles se reproduire, il est souvent raisonné au bord de nos routes. **2.** ... Et approuvé (ou pas). Chien de course. **3.** Première moitié d'un opus. Nom donné à une salle municipale de Belmont en raison de son architecture. **4.** Ancêtres. **5.** Refit l'histoire. **6.** Hameau de Coublanc où le nouveau gîte « les trois coquelicots » vient d'ouvrir. **7.** Esquiva. Boit goulûment. **8.** Défaillance un peu

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A					■					
B										
C		■	■	■						
D										
E									■	■
F				■			■			
G										
H				■						
I	■							■		
J				■						

vieillotte. **9.** *Énéide* sans les deux derniers épisodes. La terre la réclame beaucoup cette année. **10.** Dans les années ou dans l'auxiliaire. Érodent.

Solution page 45

Autres élèves de l'école publique

Année 2017-2018

Enseignante : Nathalie Simond (Tancon)

CP (8 élèves)

Marwane ASKI,	La Place
Noélie BUZET-BAGUE,	Le Bois Gauthay
Maïna CHEVRETON,	Le Bois Gautthay
Haleandro DÉMURE,	Les Plats
Anaé DESMURS,	La Brrgerolle (St-Igny)
Andy DUTREMBLE,	Les Theurots
Etan GRIZARD,	Les Theurots
Marie MOREIRA,	Le Bourg

CE1 (7 élèves)

Maélys BACHELET,	Le Pont des Rigolles
Paul BERRY,	La Croix du Lièvre
Nawal EL GHAZOUANI,	Le Pont des Rigolles
Milhan FRUCTUS,	L'Orme

CE1 (suite)

Louane LEBRETTON-DUDU,	Les Genillons
Raphaël MILCOS,	Les Theurots
Faustine PLASSARD,	La Raterie

CE2 (8 élèves)

Émy BALTHAZARD,	La Roche
Rosy PASSÉ,	Les Épalis
Lily CHEVRETON,	Le Bois Gauthay
Bastien GENTIL-PERRET,	Montbernier
Lola GRIZARD,	Les Theurots sud
Enola LECERF-VANSPRANGHE,	La Croix du Lièvre
Antoine PERRIN,	L'Orme
Ethan VERMOREL,	Les Varennes (Maizilly)



La tranchée avant l'attaque, par Patricia Demont

Revue imprimée en décembre 2017 par Graphi Center, à Roanne.

ISSN 1964 - 812 X

Responsable de la publication : Bernard Berthier, La Place, 71170 COUBLANC
berthier.lehir@wanadoo.fr

Les articles des anciens numéros sont accessibles sur le site <http://Coublanc-71.com>